

J'ai vu...



LA MORT DU HÉROS
 L'œuvre de M^{me} Hénin devant laquelle,
 respectueusement, la foule défile le
 jour de la Toussaint.

FOP 119

La joie de vivre

Dans les temps anciens, vivait à Corinthe un philosophe qui, s'étant fait construire une petite maison sur la place publique, avait gravé au-dessus de la porte : « Je fais profession et j'ai le moyen par mes paroles de guérir les âmes chargées d'ennuis et de tristesse. »

Cet homme, qui appréciait la joie de vivre et voulait l'enseigner aux autres, devait être, à coup sûr, d'une robuste santé. Car gaieté et santé sont deux mots inséparables.

On ne peut, en effet, apprécier l'existence que si l'on jouit d'un équilibre parfait de tous les organes. Ces derniers ont entre eux des relations complexes et la maladie de l'un peut retentir désagréablement sur le fonctionnement des autres. Si le rein, par exemple, est atteint, c'est le cœur qui en supporte les conséquences.

Le mauvais fonctionnement du rein agit encore sur la santé générale mais d'une façon plus lente et plus insidieuse. Normalement, il doit assurer l'élimination des déchets de la nutrition et, en particulier, de l'acide urique. Que le rein devienne insuffisant, il se forme alors des dépôts d'acide urique appelés calculs qui déterminent les crises de coliques néphrétiques.

D'autres fois, il se produit un véritable empoisonnement se traduisant par des nausées, des lourdeurs de tête, des saignements de nez, des palpitations, des douleurs lombaires (mal de dos), de l'insomnie, etc. Le patient devient triste, irritable, broie du noir : il touche à la neurasthénie. Allez donc lui parler, à lui, de la joie de vivre !...

La santé des reins est trop précieuse pour que nous la négligions imprudemment. L'emploi des Pilules Foster pour les reins permet d'assurer le fonctionnement régulier de ces glandes et de faciliter l'élimination de l'acide urique. Elles désinfectent et cicatrisent les plaies du tissu rénal ; elles provoquent l'expulsion des matières dangereuses amenées par le sang et mettent ainsi à l'abri des complications du côté du cœur, du foie (diabète) et des maladies de la peau (eczéma, herpès, acné, etc.).

Les pilules Foster sont en vente dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 50 la boîte, 20 fr. les six boîtes, plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-17.



Exiger ce portrait

MALADIES DE LA FEMME LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage, pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** : à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles, Tumeurs, Cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, La Jouvence de l'Abbé Soury, dans toutes les Pharmacies : le flacon 5 fr. ; franco gare 5 fr. 60. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste de 20 fr. adressé à Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits).

437.

PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est *orthographique* ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire *orthographique* aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi *élégante*, aussi *pratique* et pour un prix aussi *minime*.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

UNE AFFAIRE INTÉRESSANTE

On vient d'enregistrer officiellement les résultats suivants donnés par :

L'AUTO-INJECTEUR M.M.

qui seul réalise pratiquement l'injection automatique de l'eau dans tous les moteurs marchant à l'essence ou
:: :: :: : au benzol : :: :: ::

ÉCONOMIE MOYENNE D'UN BIDON DE CARBURANT SUR QUATRE

DÉCRASSAGE ABSOLU --- SUPPRESSION DES
FRAIS DE DÉMONTAGE ET DE NETTOYAGE DES
MOTEURS --- SUPPRESSION DE L'AUTO-ALLU-
MAGE --- ABAISSEMENT CONSIDÉRABLE DES
FRAIS D'EMPLOI POUR TOUT GENRE DE VOITURE

Concessionnaires exclusifs demandés pour les régions de : PARIS
LILLE - NANCY - LYON - MARSEILLE - CLERMONT-FERRAND -
NANTES. Il ne sera répondu qu'à personnes sérieuses justifiant
:: :: :: de garanties et de références suffisantes :: :: ::

Écrire à la Société des Établiss^{nts}
de "L'AUTO-INJECTEUR M.M."
18 et 20, rue des Chênes-Lièges
BORDEAUX

SE POSE SUR TOUS LES CARBURATEURS

CRESSOL Dentifrice Végétal au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

5^e Année. — N° 228.

Le N° : 60 cent. (Tous les vendredis.)

7 NOVEMBRE 1919.

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Étranger (Union postale : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Proence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright 1919 by L'Édition Française Illustrée, Paris.)



LES LAURÉATS DES PRIX DE ROME — PEINTURE ET SCULPTURE —
POUR L'ANNÉE 1919 MM. DELAMARRE ET JANNIOT (Sculpture) M. RIGAL
(Peinture) ET Mlle CORMIER 2^e PREMIER GRAND PRIX DE PEINTURE
(Dans le fond, la villa Médicis).



LES ANGLAIS DÉBARQUENT LE JOUR DE LA TOUSSAINT DANS LE NORD DE LA FRANCE POUR VENIR RENDRE HOMMAGE A LEURS MORTS DE LA GUERRE

AVANT LE VOTE. — CE QUE SIGNIFIENT CES TERMES : MAJORITÉ ABSOLUE, MOYENNE, QUOTIENT

J'AI VU qui, au lendemain du vote des dispositions essentielles de la nouvelle Loi électorale en avait exposé le mécanisme, est sollicité à l'approche de la grande consultation nationale de préciser les conditions dans lesquelles elle va s'effectuer.

Les électeurs, en effet, déjà quelque peu troublés par la « cuisine » des listes, le sont encore plus par la question des moyennes, du quotient, de l'attribution des restes. On leur dit bien : « Ne vous inquiétez pas de cela : mettez votre bulletin dans l'urne et attendez le résultat »

— « Voire ! répliquent-ils. Nous voudrions bien tout de même que l'on nous fit comprendre ce qui va se passer.. »

Nous allons y tâcher avec le plus de simplicité et de clarté possibles.

Le nouveau mode de scrutin, rappelons-le, est une combinaison de la Représentation Proportionnelle, la fameuse R. P. et du principe majoritaire qui était la base unique du scrutin d'arrondissement.

Comme tout système hybride il est destiné à faire des mécontents, puisqu'il ne donne satisfaction ni aux uns ni aux autres, et sans être grand prophète il est permis de prédire que la modification en sera demandée par un chœur important après l'expérience du 16 novembre courant.

Le mécanisme du système actuel comprend trois organes essentiels :

1° MAJORITÉ ABSOLUE.

2° MOYENNE.

3° QUOTIENT.

Définissons :

La *majorité absolue* : Moitié du nombre des suffrages exprimés augmentée d'une unité.

La *moyenne* : Nombre total des voix d'une liste divisé par le nombre des sièges.

Le *quotient* : Nombre total des suffrages exprimés (nombre total des votants diminué du nombre des bulletins blancs ou nuls), divisé par le nombre des sièges.

Comment vont fonctionner ces trois organes pour la répartition des sièges? De la manière que voici :

1° A chacun des candidats ayant obtenu sur n'importe quelle



M. POINCARÉ SORTANT DE LA SALLE DE VOTE AUX ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DE 1914.

liste la majorité absolue revient un siège.

2° Reste-t-il des sièges? Alors, à chacune des listes revient autant de sièges que sa moyenne contient de fois le quotient.

3° Reste-t-il encore des sièges? Alors à chacun des candidats de la liste qui a obtenu la plus forte moyenne revient un siège.

Choisissons un exemple, et si vous le voulez bien, le plus compliqué de tous afin de résoudre le maximum de difficultés.

DÉPARTEMENT DE X...

SIX DÉPUTÉS À ÉLIRE.

Suffrages exprimés (nombre de votants diminué des bulletins blancs ou nuls) : 90 296.

LISTE D'UNION RÉPUBLICAINE.		LISTE RADICALE.		LISTE CONSERVATRICE.	
M. Basile	49.210 voix.	M. Albert	29.341 voix.	M. Robert	18.274 voix.
M. Hilaire.....	42.100 —	M. Léon.....	29.117 —	M. Blaise	18.136 —
M. Marcel.....	38.317 —	M. Jules	28.162 —	M. Gilbert	17.781 —
M. Antoine.....	38.002 —	M. Georges.....	27.947 —	M. Adolphe	17.120 —
M. Sébastien ...	32.007 —	M. Gaston	27.619 —	M. Siméon.....	16.231 —
M. Vincent.....	31.210 —	M. Marc.....	27.000 —	M. Sylvain	16.003 —
Total.....	230.846 —	Total.....	169.186 —	Total.....	103.548 —

Majorité absolue : 90.926 (divisé par 2) + 1 = 45.464.

Moyennes :

Liste unioniste : 230.846 divisé par 6 = 38.474

Liste radicale : 169.186 divisé par 6 = 28.197

Liste cons : 103.548 divisé par 6 = 17.258

Quotient : 90.926 divisé par 6 = 15.154

Répartition :

1° A chacun des candidats ayant au moins la majorité absolue (45.464), c'est-à-dire à M. Basile de la liste unioniste (49.210 voix) : 1 siège.

2° A la liste unioniste dont la moyenne (38.474 voix) contient 2 fois le quotient (15.154) : 2 sièges.

3° A la liste radicale dont la moyenne (28.197) contient 1 fois le quotient (15.154) : 1 siège.

4° A la liste conservatrice dont la moyenne (17.258) contient 1 fois le quotient (15.154) : 1 siège.

5° A la liste ayant la plus forte moyenne (liste unioniste) : 1 siège restant.

Sont donc élus :

Unionistes républicains : 1 + 2 + 1 = 4

Radicaux : 1

Conservateurs : 1

Il ne reste plus qu'à prendre dans chaque liste en suivant l'ordre décroissant des chiffres de voix obtenues autant de noms que cette liste a d'élus. Nous arrivons ainsi à ce résultat final.

Sont élus :

MM. Basile, unioniste répub.	49.210 voix
Hilaire,	42.100 —
Marcel,	38.317 —
Antoine,	38.002 —
Albert, radical.....	29.341 —
Robert, conservateur...	18.274 —

Des cas particuliers peuvent se produire :

1^{er} cas : Un candidat se présente seul. — Ce serait le cas de M. René Viviani, ancien président du Conseil, dans la Creuse où il y a 4 députés à élire.

Si le candidat obtient la majorité absolue il est élu d'emblée, mais s'il n'a pas la majorité absolue il ne recevra un siège que s'il en reste après que les



LE VOTE EN ANGLETERRE : LES ISOLOIRS.



UNE SALLE DE VOTE EN ALLEMAGNE.

autres candidats ayant obtenu plus de voix que lui auront été pourvus.

2^e cas : Il n'y a qu'un siège pour deux candidats qui ont le même nombre de voix : Le siège est donné au plus âgé.

3^e cas : Plusieurs listes ont droit au même siège : le siège est donné à celui des candidats qui a obtenu le plus de voix.

4^e cas : Aucune liste n'obtient le quotient : les élections sont recommencées quinze jours plus tard et si le quotient n'est pas encore obtenu les sièges sont donnés aux candidats ayant eu le plus grand nombre de voix.

5^e cas : Le nombre des votants n'est pas plus élevé que la moitié du nombre des électeurs inscrits : les élections sont recommencées quinze jours plus tard et si le nombre des votants requis n'est pas atteint les sièges sont attribués aux candidats ayant eu le plus grand nombre de voix.



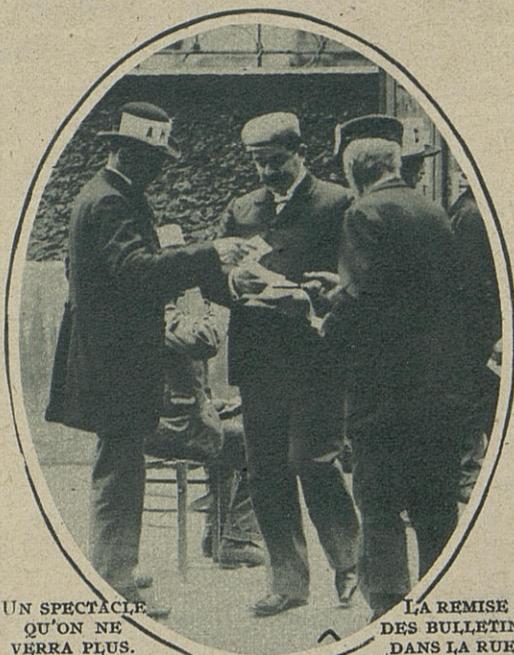
Une question des plus importantes est celle du « panachage ». Il y aura « panachage » quand l'électeur ne trouvant pas à son goût les diverses listes qui lui seront proposées les corrigera à son gré. A quoi peut aboutir cette petite opération ?

Si l'électeur remplace sur sa liste certains noms par des noms d'autres candidats, les voix qu'il donnera à ces candidats seront comptées individuellement à ceux-ci, mais ne seront pas comptées à la liste. D'où, conséquence triple : diminution de la « moyenne » de la liste (et par suite risque pour celle-ci de perdre des sièges), diminution des chances des candidats dont les noms ont été biffés ; accroissement des chances des candidats des listes adverses dont les noms ont été ajoutés.

Si l'électeur remplace sur sa liste certains noms par des noms de personnalités n'ayant pas fait de déclaration de candidature dans le département (on trouvera assurément des bulletins portant des noms tels que Poincaré, Foch, Joffre, Pétain, ou, puisque toutes les idées se rencontrent, Lenine, Trotsky, Landru, etc.) les conséquences seront : diminution des chances des candidats dont les noms auront été supprimés et affaiblissement des chances des autres candidats de la liste, la « moyenne » de celle-ci se trouvant abaissée.

Que des électeurs obéissant à un mot d'ordre introduisent tous les mêmes modifications dans une liste et le résultat de la consultation électorale peut être très appréciablement modifié.

Aussi attendons-nous à voir les journaux et les affiches adresser les plus pressantes



UN SPECTACLE QU'ON NE VERRA PLUS.

LA REMISE DES BULLETINS DANS LA RUE.



LES ISOLOIRS EN FRANCE AUX ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DE 1914.

exhortations aux électeurs pour leur dénoncer l'écueil... ou leur conseiller de l'utiliser.



La Loi électorale a été complétée par deux dispositions qui n'ont pas été adoptées sans provoquer de très vifs débats au Palais-Bourbon.

La première est relative au « sectionnement » des départements. Il a été décidé en fin de compte que chaque département formerait une seule circonscription électorale. Exception a été faite toutefois pour les huit départements suivants : Aveyron, Bouches-du-Rhône, Calvados, Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Pas-de-Calais, Basses-Pyrénées, qui ont été divisés chacun en deux circonscriptions, et la Seine qui l'a été en quatre, trois pour la ville et une pour la banlieue.

Le second complément à la loi électorale vise les frais de bulletins et de circulaires et leur distribution. Il a été décidé que, contrairement à la thèse défendue avec force par certains députés, les frais demeureront à la charge des intéressés. Bulletins et circulaires seront transmis aux électeurs, en franchise postale, par les soins d'une commission présidée par le président du Tribunal civil et comprenant un représentant de chaque liste.

Chaque électeur recevra ainsi deux bulletins de vote et une circulaire. Il n'est pas interdit aux candidats d'envoyer d'autres bulletins et d'autres circulaires, mais ce sera à leurs frais.

Innovation importante : est formellement interdite (et sous peine d'une amende de 500 à 5.000 francs) la distribution de bulletins, circulaires et tous autres documents le jour du scrutin.

De même qu'aux élections de 1914, l'électeur votera cette année-ci en passant par l'« isoloir ». Quand il entrera dans la salle du scrutin, l'électeur recevra une enveloppe spéciale, il se rendra dans l'isoloir, pourra s'il le désire modifier son bulletin de liste, le mettra sous l'enveloppe et sortant de l'isoloir introduira lui-même l'enveloppe dans l'urne. On le voit, si les prescriptions de la Loi sont strictement observées, le scrutin s'accomplira en toute liberté.

Le dernier acte sera joué par les commissions de dépouillement. Les prévisions s'accordent pour reconnaître qu'il sera très long. Il y aura des résultats qui ne seront connus, avec certitude, que deux jours et même plus après le scrutin.

N'envions pas le sort des citoyens chargés de cette tâche !

LOUIS DAUSSAT.

AU STADE BERGÈRE, L'ÉQUIPE DE LONDRES FOOTBALL ASSOCIATION S'EST RENCONTRÉE AVEC L'ÉQUIPE DE



PARIS, LE 1^{ER} NOVEMBRE. PARIS EMPORTA BRILLAMMENT. EN HAUT : LONDRES, AU-DESSOUS : PARIS.

La Science

COMMENT LES CORÉENS FERRERENT LEURS CHEVAUX

Il faut être un habitant de l'ancien Empire du Matin Calme pour imaginer une méthode aussi élégante de ferrer les chevaux. Le forgeron coréen a dû recevoir une éducation ancestrale particulière qui lui a appris l'art de ne pas s'en faire !

Chez nous, dans les pays civilisés, le maréchal-ferrant a besoin d'un aide pour tenir l'un après l'autre les pieds du cheval. Là-bas lui seul suffit à la tâche : c'est le cheval qui y met du sien.

Volontairement, ou involontairement, il est couché sur le dos, après quoi on lui ficelle solidement les quatre pieds en les rapprochant l'un de l'autre et on les attache à un solide piquet planté obliquement en terre. C'est l'immobilité absolue et l'homme de l'art peut aller et venir autour de la bête sans craindre une ruade, poser et clouer solidement les fers sans se presser, travailler en somme comme s'il était devant un établi.

On ne nous dit pas ce qu'en pense le cheval, mais il est fort probable que, pour ne pas subir l'opération, il préférerait aller pieds nus !

ARBRES ANTENNES

Le major général Squire, chef du service télégraphique américain pendant la guerre, vient de faire connaître une très curieuse découverte utilisée au cours des hostilités par l'armée américaine qui se servait d'arbres comme antennes de T. S. F.

Le major général Squire a emmené dans les bois voisins de Washington quelques membres de la Société de physique pour leur démontrer l'exactitude de ses dires. Il choisit n'importe quel arbre, encore qu'il trouve l'eucalyptus préférable, et s'en sert immédiatement comme antenne, après avoir seulement pendu un court bout de fil près du sommet. Les premières expériences remontent à 1904. Le major général les fit aux manœuvres du camp Atascaders.

Au cours de la guerre, non seulement il réussit à recevoir des messages au moyen de l'arbre antenne, mais il réussit même à en transmettre sur de courtes distances.

Une expérience faite sur-le-champ étonna beaucoup les savants américains. On conçoit tous les services que peut rendre cette découverte dans les expéditions militaires ou les explorations.

LES FEMMES SE FONT DES MUSCLES

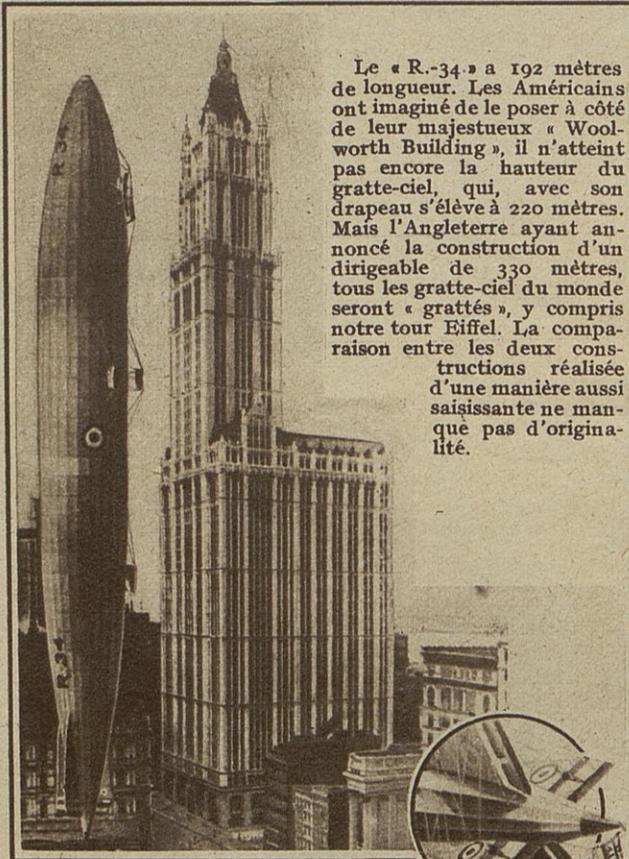
Nous ne recommandons pas ces exercices aux femmes françaises qui ont pour elles d'autres sports qui leur conviennent mieux. A quoi leur servirait de devenir des hercules avec des biceps menaçants ! Pour la femme, le sport doit être fait d'exercices de souplesse qui lui donneront plus de grâce, plus d'élégance et non de manœuvres de force.

Voici cependant ce qu'ont imaginé des dames américaines.

Les souliers, les solides et légers



SPORT POUR FEMMES : CES EXERCICES LEUR DONNENT PLUS DE GRACE ET NE SONT PAS DES MANŒUVRES DE FORCE.



Le « R.-34 » a 192 mètres de longueur. Les Américains ont imaginé de le poser à côté de leur majestueux « Woolworth Building », il n'atteint pas encore la hauteur du gratte-ciel, qui, avec son drapeau s'élève à 220 mètres. Mais l'Angleterre ayant annoncé la construction d'un dirigeable de 330 mètres, tous les gratte-ciel du monde seront « grattés », y compris notre tour Eiffel. La comparaison entre les deux constructions réalisée d'une manière aussi saisissante ne manque pas d'originalité.

LA HAUTEUR COMPARÉE DU R-34 QUI A 192 MÈTRES ET D'UN GRATTE-CIEL, DE NEW-YORK, LE Woolworth Building.

souliers de sports, sont remplacés par des *hallères à pédale* lourdement chargés aux orteils et avec lesquels les jeunes misses s'entraînent à marcher pour se fortifier les muscles des jambes.

On obtient également un bon résultat avec un sac de sable pesant 2^{kg} 500 pourvu d'une bride dans laquelle elle engage le pied. On

arrive, paraît-il, à soulever aisément et « élégamment » un poids. Cela fait-il une belle jambe ?

Le sac de sable paraît, d'ailleurs, être fort apprécié dans tous les exercices. On le soulève à bras tendus ou bien, tenu par l'une des extrémités, on lui fait décrire des orbites furibonds au-dessus de sa tête. C'est cela qui fait des biceps !

pittoresque

POUR LE PLEIN AIR

Les amateurs de plein air, qui se comptaient, naguère, en France, ont fait école depuis l'invasion américaine. Nous ne recommanderons ce genre de vie que par les journées très chaudes suivies de nuits étouffantes qui ne nous permettent pas de dormir dans une chambre avec les fenêtres ouvertes.

Les Américains abusent de ce sport et il leur arrive d'entraîner leurs enfants, très jeunes, à dormir dehors. Des parents doivent à cette méthode la mort de leurs bébés.

On peut construire facilement un « meuble » de jardin servant de canapé pendant la journée et de lit le soir. Le canapé est facile à faire avec de solides pieds en bois et des traverses que l'on réunit dans le sens de la longueur par une toile bien tendue avec des cordes. La partie avant du canapé sera montée avec des charnières afin de pouvoir être relevée pour former un côté du lit, l'autre côté étant représenté par le dossier du canapé. Sur ce dossier on élèvera un simple cadre de bois triangulaire également mobile autour de charnières et qui supportera une toile bien tendue. Pendant le jour cette construction formera une toiture protectrice pour le canapé et pendant la nuit on la rabattra au-dessus du siège afin que le dormeur soit protégé contre l'humidité et surtout la pluie. A chaque extrémité des rideaux ferment complètement la couchette.

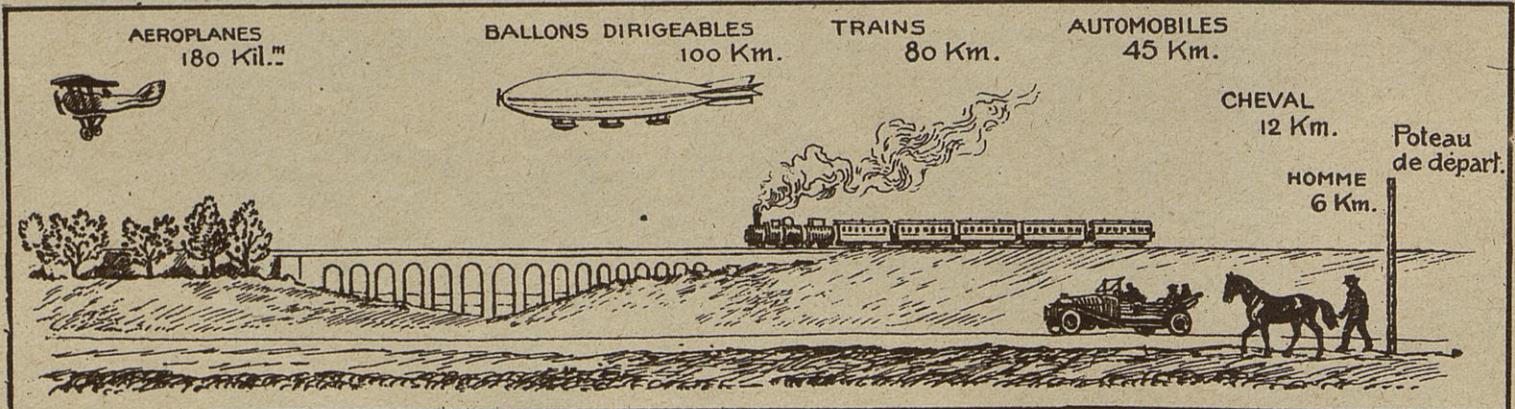
POUR DÉSINFECTER LES ANIMAUX DE BASSE-COUR.

On ne saurait prendre trop de précautions pour éloigner les parasites des animaux de basse-cour ; ils vivent aux dépens de leur santé et peuvent déterminer des maladies épidémiques, qui souvent passent aux hommes.

Un habitant de Chicago, qui ne manque pas d'ingéniosité, reconnaissant combien il est difficile de donner des soins corporels aux poules, a imaginé de leur distribuer automatiquement un lavage antiseptique par douches ascendantes. Voici quel est le résultat de ses recherches. On verra qu'il a un côté nettement pratique.

Sur une planche posée à plat sur le sol il a installé un réservoir dans lequel une enveloppe de caoutchouc contient le liquide. Le réservoir est prolongé par un tube qui se termine par un perchoir percé de trous. A côté, un poteau porte une poulie sur laquelle passe une ficelle arrêtée au tube d'une part, et supportant à l'autre bout une tête de chou qui descend le long du poteau.

Une poule qui voit le chou saute sur le perchoir qui bascule ; le liquide est chassé dans le tube et s'échappe en douche ascendante sous le ventre de la poule. Quant au chou, le mouvement a eu pour effet de le mettre hors de la portée de la poule qui s'en va et est remplacée par une autre. Ceci peut durer longtemps.



LES VITESSES MOYENNES COMPARÉES D'UN AVION, D'UN DIRIGEABLE, D'UN TRAIN, D'UNE AUTO, D'UN CHEVAL, ET D'UN HOMME.

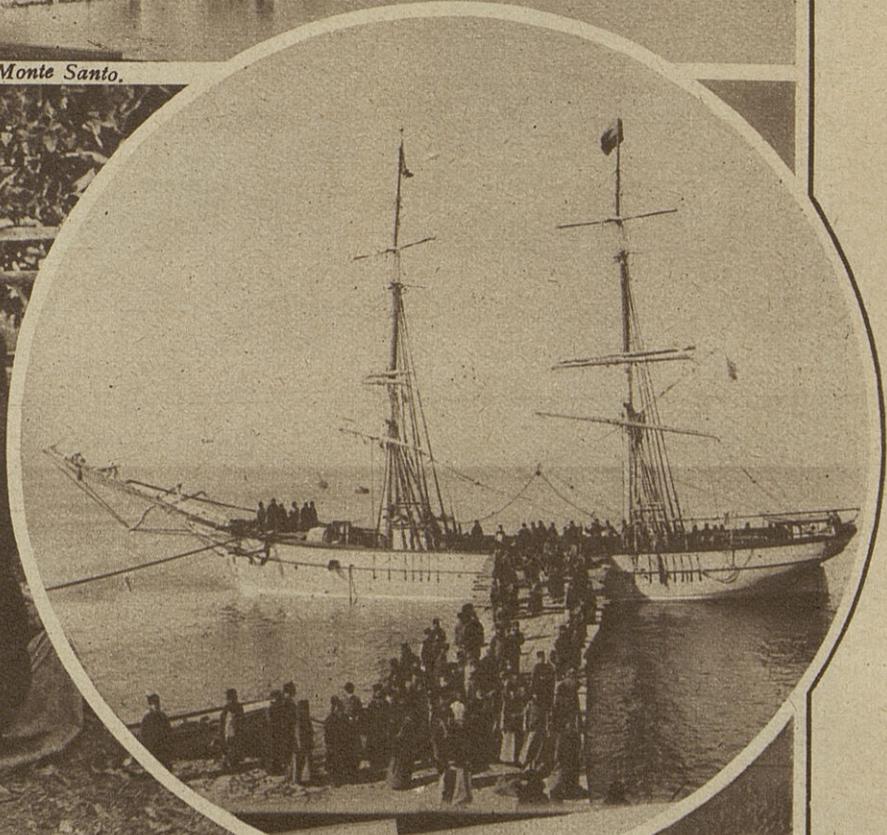
LES MOINES DU MONT ATHOS



Vue générale du mont Athos, entre les golfes de Contassa et du Monte Santo.



La cueillette des oranges.



Voilier grec amenant des moines au mont Athos.



Le dentiste du couvent de San Panthéléon.



Moines cordonniers au travail.

A l'extrémité de la presqu'île de Salonique, il est une montagne le Monte Athos sur laquelle depuis des siècles se dressent une vingtaine de couvents de moines grecs, fondés par des princes byzantins. Ces couvents respectés par les Turcs sont célèbres par leurs bibliothèques : de précieux manuscrits en sont sortis qui ont contribué à augmenter nos connaissances sur l'Orient. Les plus célèbres de ces couvents, dont l'un le San Panthéléon est sous la protection du tsar, sont ceux de Lavra et de Zographos. Durant la guerre, certains de ces moines, d'origine grecque, trahirent la cause des Alliés en ravitaillant des sous-marins allemands.



NE JAMAIS
Lui donner de lait malpropre



NE JAMAIS
Soulever la Poussière

„ Le bon soleil „

sur l'air de
„ J'ai du bon tabac „

Paroles de
M^r Emile Demau

J'ai du bon soleil
Dedans ma chambrette
J'ai du bon soleil
As-tu le pareil

1 *Si tu veux être en belle*
santé
Fais comme moi l'hiver
et l'été

2 *Des le matin je le vois*
venir
Il me rechauffe et me fait
grandir

3 *Dans la famille il met*
du bonheur
C'est le soleil qui réjouit le cœur
Amis chantons le soleil et par

4 *Aussi maman remplit*
la maison
De bon soleil à chaque
saison

5 *Papa me dit pour*
travailler bien
Je ne suis pas de meilleur
soutien

6 *Il lui enfonça le microbe*
affreux
Nous ne sommes pas tuberculeux
7 *Ci fait grand bien et ce n'est pas cher*

L'Institution Rockefeller envoya des missions dans les régions libérées, et les rapports furent quelque peu alarmants. Les Américains ont donc décidé de faire une propagande qui parle directement aux yeux. A la mairie du XIX^e arrondissement de Paris, ils ont organisé une exposition d'affiches qui placardées dans tous les villages montreront aux mères quels sont les soins à donner à leurs enfants afin de les préserver surtout de la tuberculose.

LE TEMPLE

QUAND un campagnard vient à Paris et passe devant la Bourse, grande est sa stupéfaction d'entendre tous les gens qui sont sur les marches de ce vaste palais s'invectiver et vociférer les uns plus fort que les autres. Pour ce profane, il ne peut s'agir là que de querelles menaçant de dégénérer en bataille et pour un peu il serait tenté d'appeler les agents pour mettre le holà.

Comment un brave villageois pourrait-il s'imaginer sans être prévenu que les gens de Bourse doivent s'égosiller pour traiter les valeurs !

Durant la guerre, le calme était cependant devenu presque complet dans cette ruche aujourd'hui plus bourdonnante que jamais. Restée seule ouverte à la mobilisation générale avec celle de Madrid parmi les Bourses euro-



VUE GÉNÉRALE DE LA BOURSE.

à-dire le marché en Banque surveillé et réglementé par le Syndicat des banquiers en valeurs qui se tient sous le péristyle de la Bourse. Le Parquet des agents de change dont le domaine est à l'intérieur même de la Bourse devait suivre peu à peu le mouvement et quoique le marché à terme soit toujours interdit, on n'est pas loin de revoir l'effervescence des grandes périodes.

LES ORIGINES DE LA BOURSE DES VALEURS.

A Paris, la Bourse des valeurs, dont la construction fut commencée en 1808 par l'ordre de Napoléon I^{er} sur les anciens terrains du couvent des Filles Saint-Thomas, d'après les plans de l'architecte Brongniart, ne fut inaugurée qu'en 1827, date à laquelle les gens de Bourse quittèrent la galerie de Virginie au Palais Royal où un décret du 3 octobre 1809 les avaient installés provisoirement.

Depuis la charte de 1141, signée par Louis VII, conférant à un certain nombre de lombards — on appelait ainsi ces industriels venus d'Italie — l'autorisation de changer les monnaies à Paris et leur assignant pour ces opérations le *Grand Pont* qui devint dès lors le *Pont au Change*, la Bourse de Paris a changé plusieurs fois d'aspect et d'emplacement. Après les changeurs lombards, les billonneurs et les monnayeurs ou monetarii, les courtiers dont la corporation acquit une réelle importance dans le royaume furent les véritables ancêtres de nos modernes agents de change.

Cette qualification définitive devint d'ailleurs officielle en 1639. Les agents de change se réunissaient alors soit au Pont au Change, soit dans la cour du Parlement qui était le boulevard du Temps. Il n'y avait pas encore de Bourse à Paris, bien qu'il y en eût déjà une à Lyon depuis 1530, une à Toulouse depuis 1539, à Rouen depuis 1566 et à Montpellier depuis 1601. Cette appellation venait de Bruges où le lieu de réunion des négociants se trouvait dans la maison d'un chevalier qui s'appelait *Van den Burse*.

Après avoir codifié en 1673 les fonctions des agents de change et celles des courtiers en marchandises, Louis XIV, réduit à créer des offices pour trouver des fonds, créa en 1705



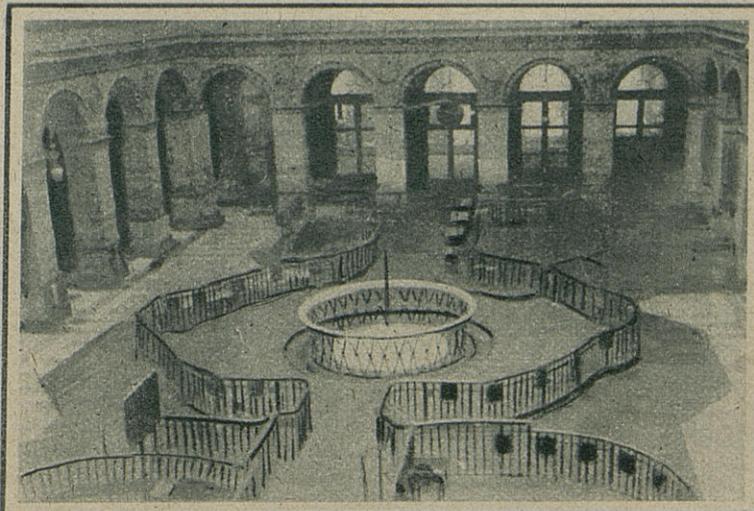
LE MARCHÉ DES PIEDS HUMIDES.

peennes, la Bourse de Paris avait été fermée par arrêté du préfet de police le 3 septembre 1914, les titres et les fonds des agents de change ayant été transportés à Bordeaux.

Mais le 7 décembre, après une fermeture de trois mois et trois jours, la Bourse des Valeurs faisait sa réouverture dans son palais de Paris, avec cette distinction, c'est que le marché à terme était supprimé et que les opérations au comptant étaient seules autorisées désormais.

Pendant toutes les hostilités, les opérations furent naturellement assez calmes. A l'intérieur les négociations avaient été reléguées en une seule corbeille où les agents de change et leurs commis touchaient les ordres en quelques minutes. A l'extérieur deux ou trois douzaines de coulissiers faisaient plus de bruit que d'affaires.

L'armistice amena une baisse immédiate et considérable des valeurs de guerre, occasionnant également un recul des fonds des pays neutres et des changes, qui devaient remonter au cours de l'année 1919. Vers mars et avril dernier, la physionomie de la Bourse se modifia presque subitement et l'animation provoquée naturellement par le retour des mobilisés se manifesta d'abord sur le marché de la coulisse, c'est-



LA CORBEILLE CENTRALE DES AGENTS DE CHANGE.

DE MERCURE

116 agents de change à Paris avec finance de 60 000 livres par tête.

En 1723, le nombre des agents de change fut porté à 60, mais les offices ne furent pas levés. Entre temps s'était produit le plus grand fait économique enregistré jusqu'alors dans l'histoire, le *système de Law* qui fit émigrer tous les boursiers dans la rue Quincampoix. Point n'est besoin de rappeler les détails de l'orgie financière que déchaîna l'astucieux banquier irlandais. Qu'il suffise de dire que l'étroite rue où une simple mansarde se loua jusqu'à dix louis par jour pour servir de bureau et qui fut le théâtre de scènes d'agiotage scandaleuses, fut le véritable berceau de la Bourse de Paris.

Sur l'initiative de Law, le prévôt des marchands autorisa les spéculateurs à se réunir sur



L'AFFICHAGE DES COURS DE LA COULISSE.

la place Vendôme où des baraques leur étaient réservées.

Dès le 25 avril 1720 la foule s'y reforma après qu'on lui eut interdit la rue Quincampoix le 22 mars pour mettre fin aux scandales. Mais les réunions de la place Vendôme durèrent peu : le 31 juillet 1720 une ordonnance royale fit défense aux agioteurs de s'y assembler davantage, mais leur permit de s'assembler dans l'enclos du jardin de l'Hôtel de Soissons, qui pour cette raison fut nommé la Bourse, au mur duquel jardin on avait pratiqué deux portes à chacune desquelles se tenait un suisse à la livrée du roi avec un corps de garde de huit archers et d'un exempt de la prévôté. On y augmenta le nombre des baraques jusqu'à celui de 137, toutes proprement tapissées et accommodées dont chaque agioteur devait payer d'avance la somme de 500 livres par mois, ce qui devait produire 61 500 livres par mois, et 822 000 livres par an au profit du prince de Carignan, propriétaire du jardin et de l'hôtel de Soissons. L'engouement fut tel que le prince put louer aux banques jusqu'à 2 500 livres par mois.

(A suivre.)

HENRY COSSIRA.



Molière et les caractères de ses comédies, tableau de Geffroy (1857).

LES FEMMES AU THÉÂTRE

Tout dernièrement, dans le *Mercur*, M^{me} Rachilde, avec autant d'esprit que de bonté, a pris la défense de quelques actrices parisiennes houspillées par un de ses confrères. Non point que l'écrivain se fût montré particulièrement sévère, mais évidemment son article manquait d'indulgence, se ressentait peut-être à son insu du vieux préjugé qui pèse encore chez nous sur tout ce qui touche au théâtre; et puisque ces dernières semaines de disette théâtrale, avant la reprise des spectacles nouveaux, me laissent encore quelques loisirs, je me joindrai volontiers à M^{me} Rachilde pour dire combien le public se fait une idée fautive de l'existence et du caractère de nos comédiennes.

La situation d'une comédienne dans la vie parisienne est importante, non seulement à cause de son talent, mais aussi par la beauté et l'élégance; nos actrices, de par la volonté des directeurs cherchant à doubler l'attrait de leurs spectacles d'agrément assez étrangers à l'art dramatique, en ont peu à peu fait les mannequins de la mode capricieuse dont l'étranger vient chercher chez nous les dernières nouveautés. Leur prestige, toujours considérable sur le public de tous les temps, se renforce singulièrement avec le développement de la parure et de la toilette. Ce personnage de la femme au théâtre est donc bien curieux à observer.

En réalité, dans les civilisations anciennes elle fut longtemps écartée de toutes les premières manifestations scéniques. Si, quelquefois, on les admit à figurer dans des fêtes ou

des cérémonies publiques, en réalité, elles ne montèrent jamais sur le théâtre, même en Grèce, où, tout en encourageant les jeux gymnastiques des jeunes filles, on réservait les

rôles féminins du répertoire tragique ou comique à des acteurs déguisés. Vous savez encore qu'au moyen âge l'art dramatique consistait uniquement en des chants alternés d'hymnes liturgiques; lorsque ces offices religieux dans le chœur de l'église finirent par lasser l'attention moins fervente des fidèles, le clergé s'ingénia à varier ces chants, qui, devant l'autel, reproduisaient le drame auguste de la nativité, de la vie et de la mort du Christ. C'est de cette nécessité que sortit le théâtre, on fit paraître dans le chœur, parmi les clercs et les diacres, des personnages comme les rois mages, la Vierge Marie soutenue par des voisines, il se constitua ainsi tout un petit drame naïf et simple dont les personnages différents étaient remplis par les ecclésiastiques et des clercs affublés des vêtements de l'autre sexe.

Longtemps après, même avec les fabliaux, les soties débraillées, si savoureusement cyniques de notre moyen âge, au moment où la farce égayait les rues, les carrefours et les treteaux, il était encore extrêmement rare de voir confier à des femmes les rôles féminins de la pièce.

Mlle Mars
(1779-1847),
d'après Gérard.

Leur première apparition sur la scène date des premières troupes fixes qui succédèrent aux Confréries et aux représentations sur les parvis des cathédrales; nous en avons trace dans nos plus anciennes tragi-comédies, vers Henri IV, quelques années seulement avant Corneille. Après bien du temps, le vieil usage n'était point encore complètement oublié,



Mlle Clairon
(1723-1803),
portrait anonyme.

Adrienne Lecouvreur (1692-1730), par Fontaine.



Céline Montalant
(1843-1891)
par Boldini.



Mme Vestris
(1743-1804),
par Le Noir.



Un entr'acte à la Comédie-Française



Madeleine Brohan (1833-1900), par Heilbuth.

(1885), par E. Dantan.

puisque Molière faisait créer sa Philaminte par un artiste masculin de sa troupe.

Nous savons qu'ailleurs, il en allait de même, et certains rôles féminins de Shakespeare furent créés par de jeunes garçons.

Du reste, de notre temps, au Japon, Sada-Yacco applaudie à Paris, et dont le jeu saisissant a pu donner l'impression de ce que fut l'art dramatique des théâtres primitifs, Sada-Yacco est la première actrice féminine qui ait pu monter sur les planches d'un théâtre en Extrême-Orient. Il a fallu pour la comédienne un triomphal voyage en Occident pour qu'une autorisation spéciale lui fût accordée là-bas, d'interpréter couramment les rôles du répertoire national, aussi bien que les œuvres qu'elle rapportait de chez nous.

Dans cette société brutale et galante de la fin des XVI^e et XVII^e siècles, lorsque la comédie devint en même temps qu'une récréation littéraire, une assemblée de gala luxueusement parée, patronnée par la noblesse et

les raffinés, dès son apparition la femme qui parut la première sur les planches, se vit entourée des hommages dus, non seulement aux personnages imaginaires qu'elle incarnait mais surtout à sa beauté et à ses atours ; le milieu hardi et désinvolte a tout de suite poussé la comédienne aux coquetteries, aux tentations, aux abandons qui lui créèrent cette situation si particulière que nous pouvons encore constater de nos jours. Exposée, désignée à la galanterie de son entourage et du public, l'actrice a été immédiatement servie de ce milieu, quels que soient ses goûts et sa vertu. Elle s'est déclassée, peu à peu, avec les étranges personnages en compagnie desquels elle courait les routes, et, à la fois, choyée par les grands et protégée un peu dédaigneusement par les princes, considérée avec une admiration méfiante par le gros du public, elle restait, au fond hors la loi et les mœurs puisque le curé de Saint-Eustache pouvait encore impunément, en 1674, refuser à Molière la sépulture chrétienne.

L'histoire des actrices de ce XVII^e siècle est au fond autant galante que littéraire. Les infidélités possibles de la Béjard, les mœurs des comédiennes qui entouraient Molière, les légendes sur la Champmeslé, dont nous trouvons les traces, éclairent la mentalité et la situation sociale d'une comédienne du grand siècle.

Ce fut bien pis encore lorsque Lulli eut fondé l'Opéra ; délaissant la comédie, la mode et l'engouement de la Cour se portèrent vers cette institution de luxe, annexe

des plaisirs royaux et de la noblesse ; il fallut peupler ce royaume de la joie et de la fantaisie, de musiciennes, de chanteuses et de danseuses qui glissèrent vite aux mœurs dissolues de la Régence et des Compagnons de Louis le Bien Aimé ; et depuis jusqu'à nos jours, la tradition est restée dans l'esprit public qu'une femme de théâtre appartient à tout le monde, non seulement dans son talent, mais encore dans sa personne et sa vie intime, et le spectateur a toujours associé la femme à la comédienne.

Il faut le dire, elles ne songèrent guère à réagir, à se reclasser. Essentiellement accessibles à la gaieté, au luxe, à la vie facile qu'elles payaient largement avec un sourire, et quelquefois davantage, elles s'accoutumèrent fort bien de cette réputation un peu spéciale sans aucune idée de révolte. Et les choses restent à peu près au même point à l'heure actuelle.

(A suivre.)

ANTOINE.



Mme Julia Bartet, par Dagnan Bouveret.



Rachel (1820-1858), par Edouard Dubufe.

L'HOMMAGE A CEUX QUI SONT MORTS POUR LA PATRIE : LA CÉRÉMONIE DU PANTHÉON



La cérémonie organisée par la municipalité parisienne en vertu de la loi du 23 octobre 1919, à la mémoire des morts de la guerre, s'est déroulée dans le cadre sévère du Panthéon, qui n'avait reçu pour la circonstance aucune décoration spéciale. Elle a été d'une émouvante simplicité. Dans le chœur du Panthéon, au pied du monument de Sicart, *Le Serment de*

la Convention, sur la pierre duquel s'inscrit la devise : « Vivre libre ou mourir », se sont massés les six cents exécutants de M. Victor Charpentier. Devant eux ont été disposés les fauteuils réservés au chef de l'État, aux ministres, maréchaux, généraux, etc. Après que la *Marseillaise* et des marches funèbres eurent été exécutées au milieu de l'émotion générale,

le Président de la République assista tête nue, sous la neige, entouré de la municipalité et des deux maréchaux, au défilé des troupes de Paris que commandait le général Raguénau. Au premier rang du document central on peut reconnaître : M^l Joffre, M^l Foch; MM. Pichon, Poincaré, etc. Dans le document ovale, à gauche, l'exécution des hymnes et, en bas, le défilé.



TERRIFIÉ, IL RÉPONDIT OUI.

L'ASSASSIN

Conte inédit

— Agir, agir — et il se rebiffait — tu vas un peu loin, ma petite fille. Agir dans la circonstance s'appellerait assassiner en bon français.

— Toujours des grands mots. D'abord, parle plus bas. Et, lui désignant la porte, elle ajouta : « A cause de la bonne ».

D'une voix plus sourde, M^{me} Cadenat reprit :

— Je ne te dis pas de la tuer avec un couteau, un revolver ou des poudres. Ce serait maladroit et dangereux. Mais sans tuer vraiment les gens, on peut aider discrètement à leur mort. Elle a une maladie de cœur, pro-



« MAIS C'EST UNE FARCE... » INTERROMPIT LA VIEILLE FEMME.

EH BIEN ? demanda la petite M^{me} Cadenat à son mari qui rentrait du bureau.

Il avait été prendre, avant, des nouvelles de leur vieille tante malade, et elle était pressée de savoir.

— Elle ne va toujours pas plus mal, grogna Paul, qui recommençait son geste découragé de chaque soir.

— Alors, tu crois qu'elle s'en tirera encore, questionnait sa femme anxieuse.

— Je le crains, soupira-t-il.

Furieuse, M^{me} Cadenat éclata :

— Et sa maladie de cœur, cette fameuse maladie de cœur avec laquelle vous me bernez tous depuis notre mariage ; je ne la vois pas souvent venir. Vous pouvez vous vanter de me l'avoir fait à la maladie de cœur. J'entends encore ton père me dire, quand nous étions fiancés : « Et vous savez, avec sa maladie de cœur... un rien... un rhume de cerveau et... ça y est ». Ça y est ! Voilà dix ans que cela dure, cette farce. Car ce n'est pas la première fois que ta tante est malade.

— Espérons que ce sera la dernière, concéda Paul gentiment.

Depuis dix ans, M^{me} Cadenat attendait l'héritage de la tante Dorothée. Cette certitude d'être riche un jour d'abord leur avait suffi. Ce bel espoir, suspendu au-dessus de leur vie, l'éclairait toute. Le dimanche, s'ils s'arrêtaient devant une vitrine de bijoutier, ils murmuraient ravis : « Plus tard, nous pourrions nous offrir tout cela, quand la tante... » Ils oubliaient toujours d'achever la phrase, non par pudeur, mais à cause des passants qui auraient pu les entendre. A la longue, l'impatience était venue. Les 38 000 livres de rentes se faisaient trop attendre.

— Si c'est pour les avoir quand nous serons vieux, belle affaire. Moi aussi je voudrais profiter de ma jeunesse. Elle en a assez profité, elle. Qu'elle ne relève pas tellement la tête aujourd'hui, ta tante, car dans sa fleur, elle n'était qu'une gourmandine.

— Ne le lui reproche pas, fit observer Paul sagement. Tu en profiteras un jour.

Elle haussa les épaules :

— Fais de l'esprit, c'est très drôle. Pour parler, tu es là. Ce n'est pas en parlant qu'on réussit dans la vie. Il faut agir. Et si tu veux avoir vraiment l'héritage, ne dis pas des mots : agis !

fites-en. Je ne sais pas, moi. Fais-lui peur ; donne-lui une émotion. Cherche. Tiens, assieds-toi. Cherchons ensemble. A deux, nous trouverons peut-être quelque chose.

Installé dans le fond d'un fauteuil, l'air grave, il cherchait, ou mieux faisait semblant. Par intervalle, elle l'interrogeait :

— As-tu une idée ?

— Non, répondait-il à chaque coup.

Dédaigneuse, elle haussait les épaules.

Soudain, triomphante, elle se leva et s'écria :

— J'ai trouvé. Veux-tu m'écouter ?

Terrifié, il répondit : oui.

Qu'allait-elle inventer encore ?

Elle débuta par de longs préliminaires.

L'année dernière, quand nous avons été voir ta tante dans sa maison de campagne à Viroflay, te souviens-tu qu'elle nous avait demandé de lui rapporter le dernier numéro du journal des tirages financiers. T'en souviens-tu ?

— Non, fit Paul.

— Cela ne me surprend pas, déclara M^{me} Cadenat. Tu ne te souviens jamais de rien. Heureusement que j'ai de la tête pour deux. Donc, ta tante nous avait demandé ce journal, et nous le lui avons apporté. Ensemble avec elle, dans le jardin, nous avons cherché — mais t'en souviendras pas non plus — dans la liste des numéros gagnants, si ses emprunts de la Ville de Paris seraient sortis. C'est ce jour-là que j'ai appris, pour la première fois, que ta tante possédait plusieurs de ces valeurs. J'ai copié pour moi les numéros qu'elle nous avait communiqués. Ces numéros, je les ai gardés précieusement dans mon armoire. Je ne savais pas pourquoi, mais déjà vaguement, je soupçonnais qu'un jour ils me serviraient.

Ce jour est arrivé. Tu ne comprends pas ? D'ailleurs, tu ne peux pas encore comprendre. Laisse-moi poursuivre. Autre chose. Notre ami Gordin appartient bien à la Société de Crédit ? J'en étais sûre. Sais-tu l'adresse de l'agence où il travaille ?

— Oui. Mais je ne saisis pas très bien ce que Gordin vient faire dans cette affaire.

— Tu verras. Je sais aussi que ta tante a toutes ses valeurs en dépôt à la Société de Crédit. Donc — et voici mon idée qui se dessine — j'irai voir demain Gordin. C'est un excellent garçon, un peu fat. Je saurai comment le prendre. Je serai très aimable, je

J'ai vu.

l'inviterai à dîner. Puis, avant de partir, brusquement, sans y toucher, je lui demanderai une feuille de papier à lettre, sous le prétexte que j'ai un mot à écrire tout de suite. Avec cette feuille de papier qui devra être en-tête de la Société de Crédit, tu ne devines pas ce que je ferai? Eh bien, au nom de la banque, j'écrirai dessus à ta tante — en changeant mon écriture, cela va sans dire. — qu'une de ses valeurs dont j'ai le numéro est justement sortie et qu'elle gagne 100 000 francs.

— Mais pourquoi lui annoncer cela? demanda Paul, stupide.

— Pauvre homme, soupira-t-elle. Es-tu assez dénué de psychologie? Alors, tu n'es pas capable d'imaginer ta tante recevant cette lettre? Elle adore l'argent encore, la vieille fille. Sa joie sera donc immense. Et sa joie, conjuguée avec sa maladie de cœur, peut bien lui porter un coup terrible. Tu n'as jamais entendu dire qu'il y avait des gens qui mouraient de joie? Eh bien, moi, je fais mourir ta tante de joie. C'est propre, c'est discret, et la police ne peut rien soupçonner. Remarque autre chose. Supposons qu'elle ne meure pas de joie, mais dès qu'elle apprend la vérité, elle crève de dépit. Cela arrive aussi. Eh bien, mon moyen n'est-il pas épatant? Réponds.

Ayant encore un peu de bon sens, Paul jugea l'idée imbécile, mais se garda bien d'en rien dire. Il tenait à éviter les scènes.

Trois jours après, M^{me} Cadenat avait vu Gordin, écrit et expédié la lettre. Elle avait aussi réussi presque à convaincre Paul « qu'il y avait des chances ». La tâche de l'épouse n'avait pas été bien difficile. L'imagination est plus forte que la raison; et l'on croit toujours possible ce qu'on désire.

La lettre fut mise à la poste un matin. Le soir du même jour, M. et M^{me} Cadenat ne voulurent pas se coucher à l'heure habituelle. A quoi bon se mettre au lit pour se rhabiller après! Ils étaient tellement certains de voir arriver tout à coup la servante de Dorothee, affolée et pleurant: « Madame se meurt! » Et peut-être: « Madame est morte ».

A deux heures du matin, personne n'étant venu, il fallut bien se coucher. M^{me} Cadenat

gardait quand même sa confiance, comme ces inventeurs qu'un mauvais début d'expérience ne désespère pas.

— Tu feras bien, cependant, d'y passer demain, dit-elle à son mari.

Le lendemain, quand Paul arriva chez sa tante, il la trouva debout, tranquille, les joues roses, prenant son thé.

— Tu vois, je rentre en convalescence, lui dit-elle.

Ce fut lui qui reçut le choc.

— La joie l'a guérie au lieu de la tuer, pensait-il. Ah! elle est maligne, ma femme, elle est maligne.

Il s'étonnait cependant que la vieille dame ne dise rien de la lettre.

— Quelle bonne surprise, répétait Paul, de vous voir ainsi debout, ma tante. avec ce visage qui renaît. Autrement, rien de nouveau? lança-t-il avec une discrète nonchalance.

— Rien, répondit la tante.

A-t-elle reçu la lettre? se demandait Paul qui, préoccupé, disait toujours, pour remplir les silences:



« DANS SA FLEUR, TA TANTE N'ÉTAIT QU'UNE GOURGANDINE... »

— Ah! ma tante je suis heureux, bien heureux!

— Il y a des gens vraiment stupides, déclara tout à coup Dorothee, posément.

Paul prit peur.

Elle fouillait dans sa corbeille à ouvrage et en tirait une lettre, leur lettre. Elle la lui tendit.

— Lis donc, s'il te plaît.

Il la lut en tremblant. Elle me soupçonne, songeait-il, du courage; faisons la bête.

— Mais, ma tante, — et sa voix devenait pateline — je ne trouve pas cette lettre stupide. 100 000 francs, il me semble, sont bons à prendre.

— Mais c'est une farce, interrompit la vieille femme.

Pour préparer sa défense, le mieux était de paraître lui-même être dupe:

— Mais ce papier, c'est du vrai papier de la Banque, murmura-t-il.

— Je le crois aussi.

— Alors?

— Alors? Les gens qui ont voulu me jouer cette farce ne sont pas bien renseignés sur mes affaires, car il y a bientôt six mois que je les ai vendues mes Ville de Paris. Tu entends, je n'en ai même plus une.

Il entendait bien le malheureux, qui s'indignait très rouge et trop rouge:

— Quel est l'insolent qui vous a joué ce tour si ridicule, ma tante?

La vieille dame ne devait jamais découvrir l'auteur de cette sottise plaisanterie. M^{me} Cadenat fut plus perspicace. Le même soir, elle posait la main sur le coupable. M^{me} Cadenat, direz-vous! Elle-même. Dès que Paul l'eut mise au courant, elle n'entra pas en colère, comme il le craignait. Elle se contenta de hausser les épaules, avant de déclarer sans rire:

— Ah! tu avais bien le droit d'en être fier, de ton idée. Elle est idiote. Espérons que tu n'as pas compromis tout au moins; que ta tante ne nous soupçonnera point; qu'elle ne nous deshéritera pas. Ah! si tu m'avais écoutée, ajouta-t-elle.

ANDRÉ GRIMAUD.

UN FILM QUI FAIT SCANDALE A BERLIN



IL MET EN CAUSE L'EX-EMPEREUR



Le jour de la mobilisation, l'Empereur et sa cour. On reconnaît nettement, à droite, Bethmann-Hollweg.

Il n'est bruit en ce moment à Berlin, où la folie du cinéma sévit tout autant que chez nous et n'a d'égale que la rage des danses américaines, que d'un film qui porte pour titre: « Bonheur et fin de l'empereur Guillaume ». Tous les épisodes de la vie du kaiser y sont retracés par l'image... Les scènes qui ont trait à la guerre dominent et mettent nettement en cause, au point de vue des responsabilités du massacre mondial, la personnalité de l'Empereur. Les premiers



Liebknecht debout excite le peuple à la révolution contre l'autorité de la cour impériale.

soirs qu'on le projeta sur l'écran, les partisans de l'ex-empereur, toujours nombreux et résolu, firent un tel scandale que la représentation dut cesser. Par la suite les salles de cinéma devinrent des sortes de champ clos où se comptaient républicains et impérialistes. Il s'y livra maint pugilat. Aux dernières nouvelles, l'empereur, de sa résidence d'Amerongen, a donné l'ordre à son avocat berlinois, M. Liebert, d'intenter une action judiciaire contre les éditeurs du film, MM. Bonn.



L'Empereur, à Hindenburg, montrant la carte: « Je les battrai là! » C'est là qu'il fut battu.

J'ai vu
LE PROGRAMME NATIONAL ⁽¹⁾

Quand nous en importions 5 milliards en un semestre de 1918, nous disions : « C'est autant d'obus et de canons fabriqués contre le boche ». Nous en importons 6 milliards en un semestre de 1919, disons donc : « C'est autant d'objets fabriqués pour la paix ». Car ces machines et ces matières ne resteront pas inertes. Elles représentent du travail en marche. On les a achetées pour les faire produire. Donnez-leur le temps, elles rapporteront plus qu'elles n'ont coûté.

Depuis l'armistice jusqu'au 1^{er} octobre, les entreprises métallurgiques ont émis 370 millions d'actions et d'obligations, les centrales électriques 135 millions, les compagnies de navigation 175 millions, les ateliers de construction de wagons 60 millions. Il est probable que ces capitaux n'ont été constitués que dans l'espoir et avec la volonté d'en tirer un rendement sérieux. Donnez-leur le temps de se manifester.

Dans nos pays envahis, où les destructions industrielles se chiffrent, valeur actuelle, par 35 milliards, sur 1 800 établissements démolis, 800 ont repris leur exploitation. Les chemins de fer du Nord et de l'Est avaient rétabli au 1^{er} septembre : 1 366 kilomètres de voie double sur 1 513 kilomètres détruits par la guerre, 681 kilomètres de voie simple sur 733. Les canaux fonctionnent normalement entre Paris, les régions libérées, la Belgique et les régions de l'Est.

Nos industries reconstituent leur outillage et se transforment d'industries de guerre en industries de paix. Outre leurs importations, elles ont déjà récupéré en Allemagne, 460 000 tonnes de matériel volé. Sans doute n'a-t-on pu encore en ramener que 120 000 tonnes. Mais la suite viendra, à mesure que les transports pourront se faire. Telle usine d'avions importante a déjà sorti des machines à coudre. Elle sortira sous peu des groupes électrogènes, des machines-outils, des machines textiles. Machines textiles et machines à coudre sont des nouveautés dans la fabrication française. Ainsi ces innombrables usines de guerre, avec le temps, deviendront des usines de paix. Et notre industrie en sortira plus étendue et plus forte qu'avant la guerre. La transformation ne s'opère pas en un jour.

♦ ♦ ♦
Du temps, voilà ce qu'il faut pour nous reprendre, du temps bien employé s'entend. Nos terres incultes porteront des moissons. Nil ne peut les faire pousser demain. Mais si la victoire ne nous confère pas la puissance de les faire mûrir plus vite qu'à leur heure, elle nous donne les moyens de doubler leur abondance. Nous tirons de nos terres 13 quintaux à l'hectare. Les Allemands, grâce à leur potasse, tiraient des leurs 23 quintaux. Leur potasse, aujourd'hui, se trouve chez nous. Les mines de Nonnenbrück sont en Alsace. Rien n'empêche dès lors nos terres de produire, à leur tour, de 20 à 25 quintaux à

(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 227.

l'hectare. Ce jour-là, au lieu d'importer 20 millions de quintaux de blé pour notre nourriture, nous en exporterons 30 millions, pour un milliard et demi. Que nous faut-il? Le temps de labourer, de fumer, de semer et que les saisons passent. Jusque-là, nous continuerons d'importer notre blé, comme nous importerons notre viande, jusqu'à ce que nos bestiaux aient multiplié.

Ces arguments d'espoir, chacun chez nous les possède ou les devine. Le pays a foi dans



LE GÉNÉRAL VON HUSELE UN DE NOS PLUS CRUELS ENNEMIS, MIURT À L'ÂGE DE 84 ANS, APRÈS AVOIR VU S'ÉCROULER LA PUISSANCE ALLEMANDE.

son avenir, de même que les blessés, dont le tempérament est sain, n'ont pas besoin que leurs plaies soient fermées pour être vaincus qu'ils reprennent et retrouveront toutes leurs forces. Ce que la France demande aux élus de demain, c'est la volonté d'agir dans le sens des intérêts du pays et de suivre avec obstination une politique réaliste de réorganisation. La formule : *pas de phrases, des actes*, n'est plus une phrase, elle aussi, de réunion publique; elle résume un sentiment fort, général, profondément ancré au cœur de tous.

La guerre, les discussions du traité de Versailles ont ouvert l'opinion aux questions qui, jusque-là, lui échappaient. Chacun comprend, aujourd'hui, que la France n'est pas

isolée dans le monde, que les liens économiques attachent les nations les unes aux autres et que, dans cette interdépendance inévitable, les gestes de l'une ont des effets immédiats sur les autres. La guerre nous a appris que l'on peut s'entendre sur le terrain national et que l'union seule fait la prospérité des peuples. Autour de ces deux notions essentielles se concentrent nos volontés publiques. Les petites divergences de partis s'évanouissent dans l'ampleur de ces points de vue. Nous pensons qu'il est urgent de pratiquer la politique des affaires et que celle-ci réclame la mise en œuvre de toutes nos énergies productives. La paix nous trouve aussi peu préparés que la guerre. Nous le savons. Mais nous savons aussi que nos ressources et notre travail nous feront triompher de la paix comme ils nous ont fait triompher de la guerre.

♦ ♦ ♦
La grande majorité des Français ne pense pas à autre chose. En fait de politique, elle souhaite des chemins de fer qui suffisent au trafic et puissent l'aider à se développer, des compagnies de navigation assez bien fournies pour que le fret baisse, du charbon aux usines et aux foyers domestiques, à des prix raisonnables, enfin une organisation sérieuse qui ne supprimera pas la vie chère en vingt-quatre heures, mais réalisera peu à peu l'ordre nécessaire pour la faire baisser. Elle réclame un nettoyage moral sévère, la poursuite des mercantis, des profiteurs, des arrivistes. Ce besoin de personnel nouveau exprime clairement la sincérité du désir de réformes. Les parlementaires, bien placés pour avoir des pronostics vraisemblables, disent que 80 députés à peine de la chambre actuelle seront réélus. Ils paraissent en ceci d'accord avec les aspirations générales. L'opinion désire un parlement de compétences, d'hommes de caractère et qu'aucune routine n'entrave. Elle veut un gouvernement qui gouverne, qui maintienne du haut en bas la discipline des hiérarchies. Elle attend un réveil des administrations, un assouplissement de tous les rouages publics. Elle exige que les Chambres et le Gouvernement, dans un pays qui doit avant tout travailler, soient capables, avec l'aide des organismes officiels, de provoquer les initiatives et de les soutenir. On se moque aujourd'hui des scissions du parti radical ou de celles du parti socialiste. On ne se moque ni de l'aménagement de la houille blanche du Rhône, ni de l'extension des ports du Havre ou de Bordeaux. Et comme on sait que le seul remède à la vie chère, au change, à la pénurie est de produire, on veut une politique nationale d'intérêts et de réalisations.

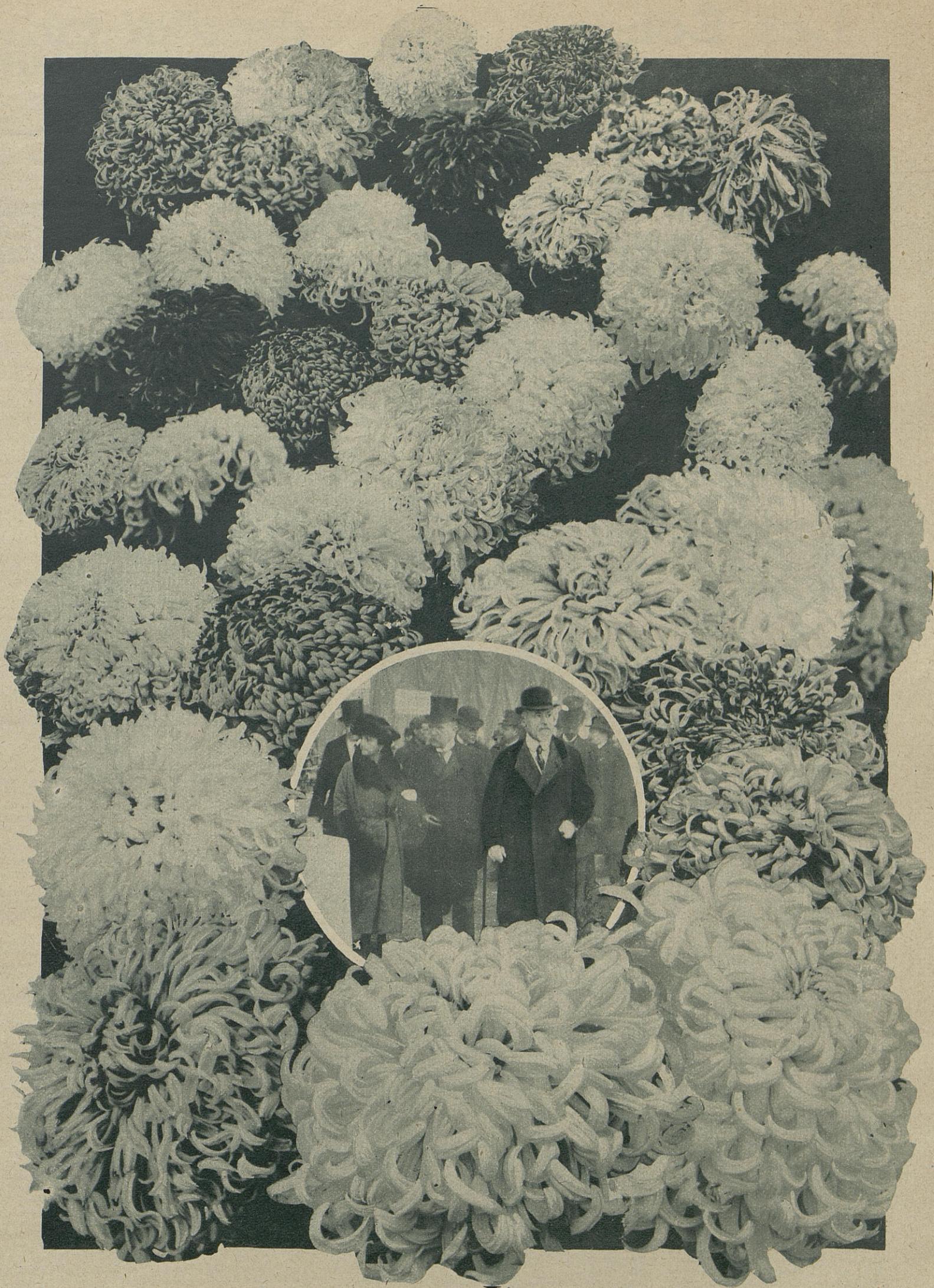
Deux ennemis : le pacifisme bolcheviste, la lutte des classes. Un seul programme : le travail dans l'ordre. L'esprit public, décidément, ne veut plus entendre parler des politiciens.

JACQUES DUVAL.



L'ÉQUIPE DE BIARRITZ QUI EST VENUE SE MESURER AVEC L'ÉQUIPE DE PARIS LE 2 NOVEMBRE ET QUI REMPORTA HAUT LA MAIN LA VICTOIRE

J'ai vu.



A L'EXPOSITION DES CHRYSANTHÈMES
M. ET Mme POINCARÉ LA VISITENT LE JOUR DU VERNISSAGE

LE TRÉSOR DE L'ARMADA

Pas plus que les rêveurs en quête de la pierre philosophale, les chercheurs de trésors ne se découragent. Depuis de longues années, des recherches ont été entreprises, dans la baie de Tobermory, afin d'y retrouver les débris de la *Florescencia*, le vaisseau espagnol qui, en 1588, contenait le trésor de l'invincible Armada. Outre une grande quantité de bijoux et de vaisselle plate, en or et en argent, le bateau contenait, paraît-il, la couronne d'or que devait ceindre un prince espagnol dès que la reine Elisabeth aurait été vaincue. D'après les derniers renseignements reçus, les chercheurs sont très optimistes car, en passant au tamis les terres ramenées à la surface, ils y ont découvert un grand nombre d'objets intéressants. En 1903, un syndicat dirigé par le capitaine Burns avait déjà remonté un magnifique canon en bronze, ciselé par Benvenuto Cellini. En 1909, un nouveau syndicat s'est formé sous la direction du colonel Mackenzie Foss ; c'est celui-là qui poursuit aujourd'hui ses investigations dont nous avons déjà parlé dans *J'ai Vu*.

Heureux gens que nulle difficulté ne rebute et que soutient l'espoir de découvrir des monceaux de doublons !

LES GENS HEUREUX

Il existait dans le monde jusqu'à ces derniers jours de braves gens qui ignoraient que la guerre était finie, l'Entente victorieuse et la paix signée.

Des sauvages ? Pas du tout. Des hommes qui vivent au fond de l'Afrique ? Allons donc ! On s'est battu en Afrique, nous y avons prélevé aussi des troupes noires. Dans les Indes ? Et les soldats indous qui se battent dans le Nord. Des Peaux-Rouges ? Mais il en est venu aussi. Vous ne devinez pas ? Ces ignorants sont des Esquimaux.

Depuis 1917, ils n'avaient reçu aucune nouvelle d'Europe. Il faut dire que pendant la guerre, les marines de l'Entente — ne parlons pas, et pour cause, de celles des empires centraux — avaient d'autres besognes à faire que d'aller exécuter des croisières sur les terres glacées. Lorsqu'ils apprirent la bonne nouvelle, les Esquimaux se mirent à danser et chanter. Après quoi, ils réclamèrent des vêtements, les leurs étant en piteux état.

Les navigateurs les ayant interrogés, les Esquimaux leur firent savoir que l'épidémie de grippe s'était étendue jusqu'à eux, sans leur causer grand mal d'ailleurs. Un journal dernièrement recensant le nombre des personnes mortes de la grippe, constatait qu'il était supérieur encore à l'énorme total des victimes de la guerre.

Il est curieux de donner ce détail à côté : les Esquimaux ont pu ignorer la guerre pendant deux ans, mais ils ont fait connaissance avec la grippe.

FOURRURES

La dame qui veut être très élégante sans se ruiner pousse un soupir et tombe dans mes bras. Elle n'y resta pas. Je pus me rendre compte que son émotion était extrême. Elle m'apprit qu'elle sortait de chez son fourreur. Elle était furieuse. Lorsqu'il s'agit de chiffons les femmes exagèrent toujours. « C'est un crime ! » prononça-t-elle.

Et elle m'expliqua que les fourrures avaient triplé de prix. L'imitation coûte maintenant plus cher que la vraie peau, avant la guerre. Alors on imite, on imite. L'imitation elle-même s'imita. Jadis la loutre d'Hudson singeait la loutre de mer. L'Hudson est devenue inabordable. La Columbia a gagné des points. L'Australie aussi. Et voilà que la peluche loutre est promue au rang des fourrures convenables ;

on se figure presque que c'est une vraie peau, c'était jadis l'habit de misère.

Quant aux fourrures magnifiques d'autrefois, la zibeline, l'hermine, les renards bleus, il n'y a plus que les nouvelles riches qui puissent se les offrir.

Lorsqu'on vit apparaître le lapin, il semblait que l'on ne pouvait pas descendre au-dessous. Allons donc, ce qui se fait le plus beau en lapin, le petit gris qui servait jadis de doublure est devenu le manteau somptueux.

Le kolinsky atteint des prix exagérés. Un manteau, une parure de kolinsky est le suprême chic. Et l'on ne sait pas très exactement ce que c'est. Mais la dame qui veut être élégante sans se ruiner devra le porter. Vous ne savez pas ce qu'ils ont sorti cette saison. J'avouai mon ignorance. Et elle me dit : « La mongolie » Elle semblait souffrir en prononçant ce nom. « Oui, la mongolie », cette fourrure que nous avons tous serrée dans nos bras sous la forme de mouton de bazar, que les gamines portent pour aller à l'école et qui orne le cou des bonnes, la mongolie va devenir second dans le royaume de la mode. Les grands couturiers ne jurent plus que par elle. On va la teindre et on en veut sur toutes les robes cet hiver. Lorsqu'on m'en a offert, je l'ai repoussée avec dédain.

Prenez garde, me dit le fourreur. Les années précédentes vous avez d'abord méprisé le vison, une doublure, le castor ensuite, et vous rafelez aujourd'hui du ragon-din. De main ce sera de la mongolie. Vous l'a-

chetez au prix de l'or. Ça va hausser.

— Alors qu'allez-vous faire ? lui dis-je.

Elle aïssa la voix : « J'en ai acheté ». Et elle ajouta : « Je ne désespère pas de la trouver belle, puisque ça va être la mode. » Ne désespérez pas, madame, vous y réussirez.

LA MONNAIE

Nous subissons en ce moment une crise de la monnaie. Elle s'ajoute à celle du charbon. La vie commence à devenir terriblement compliquée. Les commerçants s'ingénient à

remplacer les petites pièces absentes. Ils distribuent des timbres et par réciprocité consentent à les recevoir comme paiement.

« 1 fr. 70 et deux timbres font deux francs ». Quelques boutiquiers ont émis de la monnaie de papier. Celle-ci est payable chez eux.

D'autres ont vu plus grand. Ils se sont ligüés à trois ou quatre de professions différentes et le papier émis par chacun est reçu chez tous. Un épicier a groupé ses marchandises par lot d'un prix qui correspond à une petite coupure. Dans plusieurs magasins de nouveautés en remplacement de sous, on remet des cigares et des allumettes pour les messieurs, des boîtes d'épingles pour les dames. Quelque part on a créé un petit, oh ! bien petit, flacon de parfum à deux francs. Ailleurs on offre des enveloppes.

L'excès de civilisation nous ramène au temps de la sauvagerie où l'on vivait d'échanges. Qui sait si demain, nous ne verrons pas à côté des pan-

cartes : « On parle

anglais », ou : « Ici on accepte les bons de la défense à trois mois », quelque chose comme : « Ici on accepte des boîtes de lait concentré contre des chaussures ».

LES CHINOIS EN FRANCE

Cent quarante mille Chinois sont venus en France pendant la guerre. Quelle impression ont-ils rapportée de leur contact avec les Européens ? Voilà la question que s'est posée *The Missionary Review of the World*, de New-York, et voici comment elle y répond : « L'effet de leur séjour en France a été, en certains cas, de les désillusionner et de leur faire penser que la morale et l'idéal de Confucius étaient supérieurs à cette forme de christianisme qu'ils ont eue, en Europe, sous les yeux. Et la preuve en est que beaucoup, qui avaient coupé leur natte au moment de s'embarquer pour la France, ont commencé à la laisser repousser. D'autre part, beaucoup sont devenus chrétiens et ont demandé à faire partie de l'église chrétienne (protestante). L'Y. M. C. A. a inscrit leurs noms sur des cartes et les a transmis aux missionnaires qui se trouvent en Chine le plus près de leurs demeures. Environ treize jeunes Chinois ont affirmé leur intention de consacrer leur existence à la prédication chrétienne, lorsqu'ils seront rentrés au pays natal. »

GANTS BLANCS ET NOIRS

La mode est aux gants blancs pour les hommes le jour et noirs pour les femmes le soir. Nous étions habitués plutôt au contraire. Les gants noirs nous rappellent l'époque des robes à strapontins et les chansons d'Yvette Guilbert. Et cela ne nous rajeunit pas, comme dit, lorsqu'on évoque 1889, le monsieur qui a connu le Chat Noir.

Ces gants noirs sont de peau souple. Egalement souples sont les gants de ville. On essaye de remettre au goût du jour les gants à fenêtres qui nous vinrent d'Amérique avant la guerre. Des multi-millionnaires de là-bas avaient imaginé de pratiquer dans la peau des ouvertures assez larges pour laisser passer les bagues. Ce n'était pas très discret et jadis ils n'eurent guère de succès chez nous. Il paraît qu'aujourd'hui nous sommes moins difficiles puisque quelques personnes se risquent à en porter.

SOURCIERS, RHABDOMANCIENS ET BAGUETTISANTS

(Suite.)

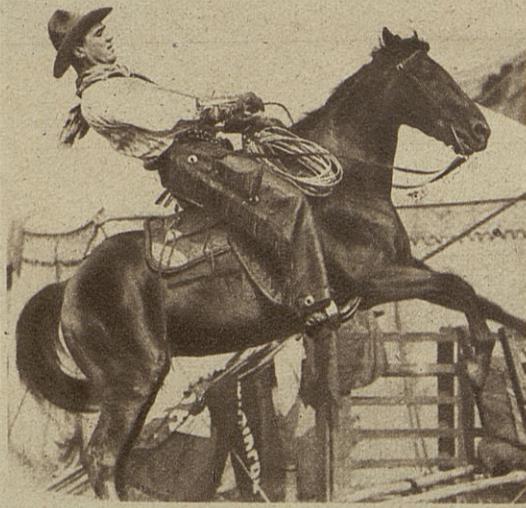
Aymar se trompa grossièrement et dut avouer que ses miraculeuses découvertes de Lyon n'étaient qu'une habile comédie.

En 1882, une dame Cailhava qui possédait un bâton merveilleux que lui avait légué un commis voyageur, et qui avait la propriété de se tourner irrésistiblement vers les endroits où se trouvaient des métaux précieux, obtint l'autorisation du gouvernement de rechercher à l'aide de son bâton le trésor de la basilique de Saint-Denis, que les moines de l'abbaye royale avaient, paraît-il, caché parmi les caveaux, lors de la Révolution. Les recherches eurent lieu le 21 septembre 1882 : un jeune cordonnier tenait la baguette divinatoire, guidé par M^{me} Cailhava. Ce fut devant le caveau muré des Bourbons, que la baguette s'agita furieusement, mais l'autorisation de percer le mur ne fut pas donnée par le ministre. Quelque temps après, des voleurs dérobèrent les fonds conservés dans la sacristie et on conclut que la tentative de M^{me} Cailhava n'avait été qu'un prétexte pour reconnaître les lieux !

Mais quelles que soient les interprétations qu'on donne à la baguette divinatoire, on est toujours réduit à des hypothèses, lorsqu'il s'agit naturellement de baguettisants sincères. HENRY COSSIRA.



Charlot, Mary Pickford et Douglas Fairbanks, viennent de s'associer pour l'exploitation à trois de films cinématographiques.



Jess Villard, le fameux champion de boxe que Dempsey battit, s'exerce, costumé en cow-boy, aux exercices équestres.



(En haut) M. Tivard, haut-commissaire de la République en Allemagne occupée. — (A droite) Le peintre Roll qui des pan-

LA CHASSE

AU TIGRE

N'EMPÊCHE qu'en cette saison la région est infestée de tigres et, malgré vos dénégations mon capitaine, je m'étonnerais de voir s'achever notre reconnaissance sans la rencontre d'un de ces redoutables mangeurs d'hommes.

Et, en manière de conclusion, le sergent Valentini, mon brave compagnon de route, changea d'épaule son Winchester, bourra méthodiquement sa pipe, l'alluma à un briquet datant de l'âge de pierre, puis, avançant de dix mètres notre escorte d'indigènes, continua son chemin sans plus ouvrir la bouche.

Depuis les quelques mois que j'étais en Annam, j'avais parcouru en tous sens la forêt vierge sans jamais rencontrer de fauves. Par contre, dans tous les postes traversés, on m'assassinait littéralement l'histoire de tigres. A en croire mes collègues, on courait à chaque pas le risque d'être dévoré. J'écoutais, sceptique, et avais fini par croire que c'était une agréable scie montée par les vieux coloniaux dans le but de *mécaniser* les nouveaux débarqués. Aussi les sinistres prédictions de Valentini me laissaient-elles incrédule.

Et nous continuons la route toujours en forêt. Le sol devient plus sec, la couche d'humus moins épaisse; les arbres se rabougrissent; leurs branches sortent près de terre, grimaçantes et contorsionnées. Les feuilles sont rares. On les sent desséchées, prêtes à se rompre au moindre souffle. Ça et là d'énormes termitières coupent l'horizon et se confondent avec les troncs rougeâtres. Pas un bruissement d'ailes ne vient troubler un silence de mort.

Porteur de mes armes, Saô, le fils du chef de mon escorte, me précède de quelques pas. C'est un garçonnet d'une quinzaine d'années, à la figure ouverte et souriante. Je n'avais guère envie de l'emmenner, notre reconnaissance s'annonçant longue et pénible; mais il avait tant insisté que je finis par me laisser convaincre. D'ailleurs, plusieurs fois déjà, j'avais remarqué que les jeunes Annamites sont plus résistants que leurs aînés.

De son coupe-coupe l'enfant abat les branches qui pourraient m'effleurer. Tout en cheminant, il chantonne une mélodie plaintive en l'honneur de Duc-Thay, le noble Maître, Esprit ayant la haute surveillance des tigres, peut-être bien tigre lui-même!

Vers midi nous faisons halte à l'ombre de bambous épineux. Saô échange aussitôt ses



UN EXPLOIT DU MANGEUR D'HOMME.

fonctions de porte-carnier contre celles de gâte-sauce, et, très adroitement, aide mon ordonnance à nous improviser un déjeuner de brousse.

Valentini, que l'odeur du ragoût rend subitement loquace, attaque vigoureusement un consommé de perruches, auquel il semble rendre un hommage mérité. Un salmis de rat palmiste réunit également nos suffrages, et nous complétons ce somptueux festin par une tasse de moka... à l'eau de Saint-Galmier. Cette précaution est nécessaire, les rares points d'eau de la forêt étant empoisonnés par les détritiques des végétaux qu'ils contiennent.

Nos coolies, eux aussi, ont mis à profit la halte pour lester leurs estomacs; mais leur repas est plus frugal.

Sur un feu de cendre chaude, ils font cuire le *Banle Trang*, crêpe composée de farine de riz. La pâte gonfle rapidement et ressemble à de la croûte de pain détremée. Notre petit

En quelques minutes nos hommes ont abattu deux grands arbres qui serviront de va-et-vient d'une rive à l'autre, puis se mettent à construire de solides abris pour la nuit.

Valentini surveille activement ces préparatifs. Il m'assure que les fauves de la forêt ne peuvent manquer de venir s'abreuver bientôt au seul point d'eau existant. En effet, le granit est tout à fait exceptionnel dans cette partie de l'Annam, dont le sol est presque toujours sablonneux, aussi les cours d'eau disparaissent-ils sous terre.

Celui qui n'a jamais enduré le supplice de la soif ne peut se faire une idée de la jouissance éprouvée en se désaltérant à une eau courante et fraîche. Mais cette jouissance n'est rien auprès de celle que procure une « pleine eau » après une chaude et dure étape.

Aussi, je ne puis résister à la tentation de prendre un bain et, malgré l'heure tardive qui, m'assure mon compagnon, est celle où le tigre entre en chasse, je tire une coupe délicieuse.

— Si nous soupions dans l'eau? m'écriai-je ironiquement les yeux de vos fauves nous serviraient de torches!

— Libre à vous, me répliqua mon sous-officier, pour moi je préfère ne pas tenter le diable.

Comme il achevait, la nuit tomba tout d'un coup, ainsi qu'un rideau qu'on baisse sans crépuscule.

Je me rhabillai en silence. Tandis que, pour regagner le bivouac, je remontais un sentier taillé dans un buisson impénétrable de bambous épineux, une corvée d'eau me croisa. Balançant gaiement sa lourde calebasse, Saô fermait la marche, chantonnant sa complainte familière.



LE BOND D'UN TIGRE DANS LA BROUSSE

Amicalement, je lui caressai la joue au passage.

Je ne l'avais pas dépassé de cinq mètres, qu'un cri déchirant, inattendu, cri d'effroi et de douleur, me faisait retourner brusquement.

Devant moi, presque à mes pieds, l'enfant, terrassé par un énorme tigre, se débattait encore faiblement.

Le temps de saisir un fusil, d'armer, d'épauler, le fauve avait franchi la passerelle, emportant sa proie entre ses terribles mâchoires.

La jungle s'était refermée derrière lui...

Au même instant, près de nous, une immense clameur retentit.

Et, profitant du nouvel état d'âme dans lequel le terrible spectacle de tout à l'heure m'avait jeté :

— Quelque incrédule qu'on soit, poursuivit-il, il est impossible de ne pas convenir que les perpétuelles attaques dont les indigènes sont l'objet de la part des tigres sont de nature à les terroriser et à enraciner leur croyance à un esprit dirigeant ces dangereux adversaires. Près des villages, ils leur construisent des boîtes à offrandes pour obtenir leur indulgence.

« Nous-mêmes, Européens, devons prendre les plus grandes précautions pour éviter d'être surpris ; et vous avez dû vous rendre compte vous-même qu'il n'a tenu, tout à l'heure, qu'à un rien que vous ne subissiez vous-même le sort de l'enfant.

« Pendant tout votre bain, le tigre était là, guettant le moment propice. Il a choisi le moins lourd, la proie la plus facilement transportable. Ni couteau, ni fusil, ne vous aurait empêché d'être terrassé, lacéré. Or, toute blessure faite avec ses griffes remplies de matières putréfiées est fatalement destinée à engendrer le tétanos. »



UNE PORTÉE DE PETITS TIGRES DE LA GROSSEUR D'UN CHAT ADULTE

Mais, s'interrompant tout à coup, il attire mon attention sur un groupe de porteurs où l'on discutait à voix basse.



UN BEAU COUP DE FUSIL

Nous nous étendons, comme pour prendre quelque repos et prétons tous deux l'oreille : C'est de fuite qu'il s'agit.

— Le pays n'est pas sûr !... Le Tigre est partout !... Les *Farangis* (nom donné aux Européens par les Annamites) ont méprisé les génies, ceux-ci ont décidé leur perte... Demain, à l'aurore, le moment sera propice pour lâcher la partie...

Telles sont les bribes de conversation que nous pouvons percevoir.

Des mesures énergiques s'imposent. Nous sommes à cent kilomètres de la côte et dans une région dénuée de ressources. Sans porteurs, notre mission devient impossible à terminer.

Fort heureusement, le chef de mes coolies m'est dévoué.

Je lui ordonne de recueillir immédiatement les cartes de capitation que chaque homme porte constamment sur lui et qui servent de pièce d'identité. Comme signalement, on repère la longueur qui sépare les plis des phalanges et l'on prend l'empreinte des rides de chaque doigt.

Privés de leurs cartes, mes hommes deviennent doux comme des agneaux. Il leur faudrait payer trois piastres, environ quinze francs, et prouver leur identité au Résident de la province pour s'en faire délivrer un duplicat. Or, trois piastres, c'est une somme qu'un coolie ne possède jamais. Dès qu'il en a gagné une, il la joue jusqu'à ce qu'il l'ait perdue.

Tous les indigènes de l'escorte tournoyaient sur eux-mêmes, comme saisis de folie subite.

— *Ong-Kop!!! Ong-Kop!!!* Monseigneur le Tigre ! hurlaient-ils déments. Et ils agitaient au hasard de longues tiges de bambous.

(A suivre.)

MARCEL PIONNIER.

(Tous droits de traduction et de reproduction réservés.)

DALILA

APRÈS avoir dîné dans le jardin tout bleu de nuit, nous prenions le café sous un pin-parasol, et le félibre Anselme Lapidraïlle versait dans les petits verres, d'un flacon carré sans étiquette, une épaisse liqueur vermeille.

— Goûtez cela, dit-il, toutes les herbes des Alpilles, tous les aromates de la *Gueuse parfumée* semblent avoir été distillés dans la fine coque de cristal, par une belle sorcière brune. Goûtez-y et je vous raconterai l'histoire de ma liqueur...

Notre hôte passa sa main dans sa barbe fourchue, puis il mit son grand chapeau de paille, et ne voulant pas convenir qu'il sentait la fraîcheur du soir, prétextait, avec cette fantaisie poétique qui ne lui faisait jamais défaut, que la chaleur et la clarté de la lune commençaient à l'incommoder.

— Il y a une quarantaine d'années, dit-il, la cabane du charbonnier Barbelan fumait au pied du Lubéron, à quelque cent mètres d'un couvent où l'on a installé depuis une fabrique.

Je vis que Barbelan était charbonnier, mais il s'occupait surtout de braconnage et de contrebande. On le rencontrait, le soir, devant sa porte, nettoyant une carabine, maigre, petit et rasé comme un vicaire. Derrière lui, Naïs, sa femme, agaçait le chien sur le seuil.

Une belle fille, cette Naïs ! Des cheveux crépels dans lesquels elle piquait une fleur, des yeux de chèvre, et grande, souple et fauve sous ses hardes de bohémienne !

Le ménage se tirait à peine d'affaire, à cause de tous les métiers de Barbelan, car le gaillard laissait brûler sa meule pour attendre jusqu'à l'aube une dame-jeanne d'alcool arrêlée la veille à l'octroi d'Avignon.

À côté d'eux, le couvent prospérait. Le prier avait trouvé une formule merveilleuse, et les moines fabriquaient sous ses ordres une liqueur qu'on expédiait jusqu'en Amérique.

Les cloches de la trappe avaient pris le son des cloches d'usine et l'on ne savait plus si elles appelaient les pères à Matines ou si elles les réclamaient à la distillerie.

Barbelan, toujours chimérique, pensait que sa fortune eût été vite faite s'il était arrivé à se procurer leur recette, et, avec Naïs, ils décidèrent d'avoir le secret de l'élixir.

Vous comprenez déjà que la jeune femme



UN TRÈS ÉLÉGANT MODÈLE DE ROBE DU SOIR
(Cl. Wyndham.)

devait s'occuper seule de la chose... Un vendredi, le prier heurta de son bâton la porte de la cabane.

Naïs raccommoît par hasard une jupe rouge. Sans entrer, le père s'enquit du charbonnier. Il s'agissait de venir à la trappe abattre des arbres.

Naïs promit d'envoyer son mari dès qu'il serait de retour, et elle regardait le moine en souriant. Elle lui offrit de se reposer. La chaleur était terrible et le prier accepta.

Naïs s'était remise à coudre. Elle ne portait qu'une mince camisole et ses bras nus exhalaient tous les parfums de la reine de Saba.

La scène ressemblait à ces tentations chères aux vieux peintres. La belle brune se leva et offrit un verre d'eau fraîche à son hôte. Elle s'excusa :

— Ah ! les pauvres ! elle aurait bien voulu savoir fabriquer de l'élixir, comme au couvent... et avec une coquetterie de sauvagesse elle avoua qu'elle donnerait tout ce qu'elle possédait pour avoir le secret.

Le moine la regardait. Elle ne possédait que ses bras d'ambre, sa gorge dure, sa bouche sanglante, et il crut comprendre le marché et, Dieu l'abandonnant, il livra la recette, les yeux baissés.

Naïs se leva. Le prier crut qu'elle allait fermer la porte, mais elle franchit le seuil et le saint homme, stupéfait, la vit gagner la route en gambadant. Avec sa peau fauve, elle riait comme une diablesse véritable, au premier plan de l'immense tableau d'or qu'était la campagne sous la lumière de midi.

Le moine n'hésita pas longtemps. Il comprit que le malin venait de passer, et, se comparant à Samson, il repartit. La bure usée de sa robe semblait de l'amadou sec...

Naïs attendit Barbelan jusqu'au soir, mais le braconnier ne rentra pas. Il avait été pincé dans une grosse affaire de contrebande et nous apprîmes qu'il avait été condamné à deux ans de prison. Notre servante nous quittant pour se marier, ma mère prit Naïs à son service, par charité.

J'étais un grand gueusard de vingt ans et j'avais le poil moins gris qu'aujourd'hui. Naïs me livra son secret sous le pin qui nous écoute ; une nuit de juin. Ma mère fabriqua quelques bouteilles de cet élixir, vous venez de goûter à la dernière...

LÉO LARGUIER.

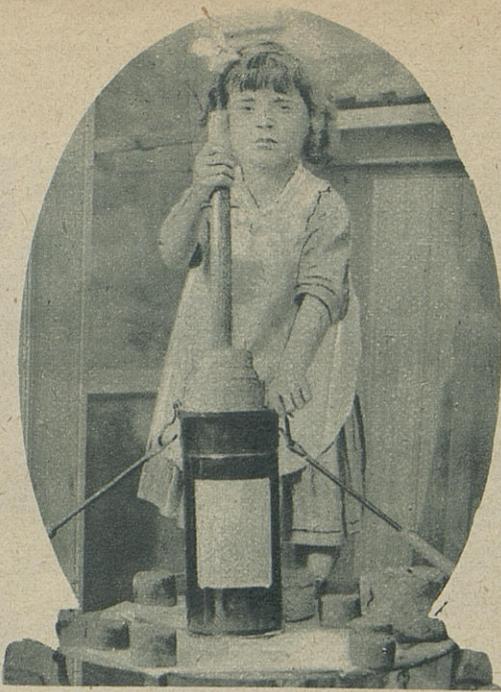
Comment pourrons-nous

Quoi qu'il ait pu être dit, il nous faut, une fois de plus, laisser à notre porte l'espoir d'un chauffage abondant et à bon marché et nous accommoder le mieux possible des ressources que l'ingéniosité française a mises à notre disposition. Marmite dite norvégienne qui a été la bonne marmite de nos poilus, boulets en papier, qu'il est encore temps de préparer en mettant à tremper les vieilles paperasses, les vieux quotidiens que l'on pressera ensuite entre les mains soit en boules, soit en briquettes avec une petite presse à main, bois de chauffage, fourneaux à pétrole qui sont des appareils depuis longtemps mis au point, appareils à gaz, enfin, qui brûlent économiquement le charbon en distribuant une excellente chaleur. Car cet hiver il faudra, une fois encore, faire feu de tout bois.

La sciure de bois eut son heure de célébrité l'an dernier. Y reviendrons-nous? Les appareils construits pour elle sont très simples et pourraient être utilisés économiquement si le combustible était abondant et à un prix de revient convenable. Mais si le charbon ne vient pas faute de moyens de transport, la sciure de bois pourra-t-elle arriver? C'est douteux. Dans tous les cas, les habitants des campagnes en consommeront de grosses quantités. S'il en reste, les citadins pourront en brûler dans les appareils Benelli, Lebovitz, etc., en attendant que le charbonnier ait pu livrer quelques sacs de houille.

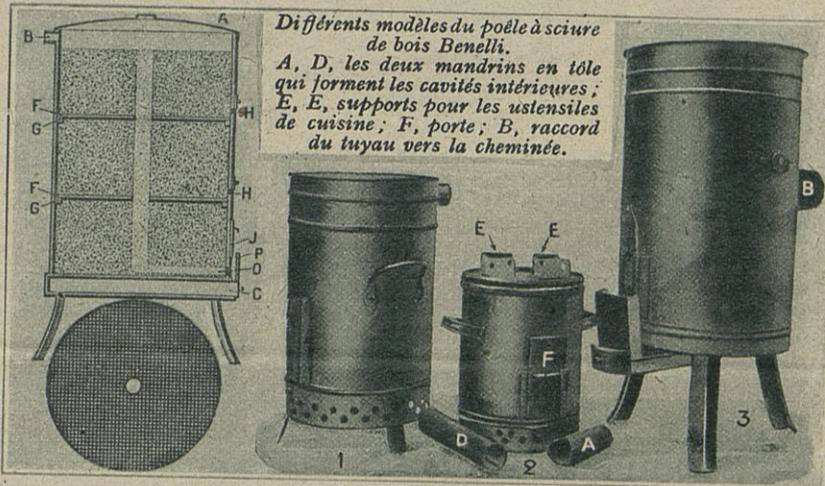
◆ ◆ ◆

À défaut de sciure, nous pourrions recourir au bois lui-même, ce qui vaut infiniment mieux. Mais, brûlé dans une cheminée, une grande partie de la chaleur qu'il dégage est perdue pour la pièce à chauffer. Voici un appareil récupérateur fort intéressant dont l'emploi est à recommander. C'est l'appareil Avigé qui met, peut-on dire, le chauffage au bois à la portée de toutes les bourses. Il est constitué par un assemblage de tuyaux de forte tôle que l'on introduit dans la cheminée. On place les bûches sur les deux tuyaux de base, renforcés par une grille très sommaire et on allume. La chaleur dégagée par la combustion du bois ne tarde pas à chauffer fortement les tuyaux verticaux et supérieurs qui débouchent hors de la cheminée dans l'appartement



Gravure du milieu de page, à gauche :

Poêle à sciure de bois : A, couvercle du poêle; B, raccord du tuyau de sortie; C, cendrier; D, trou de tirage communiquant avec la cheminée centrale; E, grille circulaire reposant sur les supports G; H, trou de ventilation; J, porte; P, pare-étincelles. Au-dessous on voit une grille en place.



Différents modèles du poêle à sciure de bois Benelli.

A, D, les deux mandrins en tôle qui forment les cavités intérieures; E, E, supports pour les ustensiles de cuisine; F, F, raccord du tuyau vers la cheminée.

nous chauffer cet hiver ?

hivers précédents et qu'elle en rendra également cette année. Mais nous avons mieux à vous offrir.

Vous savez que la chaux vive, sur laquelle on jette de l'eau froide, dégage de la chaleur. Voilà un principe émis l'an dernier par un « inventeur » qui mettait la chaux à la base d'un réchaud et la marmite dessus. D'ailleurs, on vend des boîtes de conserve à double paroi remplies de chaux : quand on veut déjeuner on verse un peu d'eau froide et le mets se réchauffe sans flamme. C'est très pratique pour le voyage.

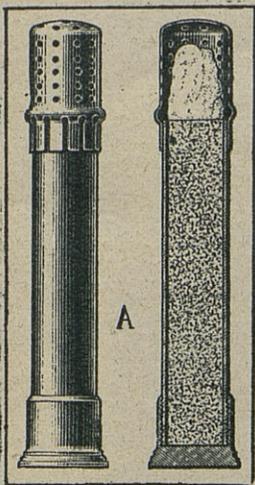
Le papier est aussi un excellent combustible, mais il lui faut une marmite spéciale dite « Casserole à la minute », hermétiquement fermée par un plateau creux. On brûle, sous cette casserole, des bandes de papier pliées en V, et quelques-unes de ces allumettes improvisées suffisent pour faire cuire un bifteck ou une omelette, faire bouillir de l'eau, chacun sait, en effet, que l'eau bout beaucoup plus vite dans une gamelle couverte que dans une gamelle ouverte. Ceux qui l'ignorent l'apprendront avec intérêt.

Les bazars vendent depuis longtemps des supports permettant d'utiliser la chaleur perdue d'une lampe à pétrole. Faites-en un vous-mêmes, avec trois tiges de bois. Sur ce papier vissez une couronne de fer battu pour y poser la petite casserole qui vous donnera — gratis — de l'eau pour préparer une infusion le soir.

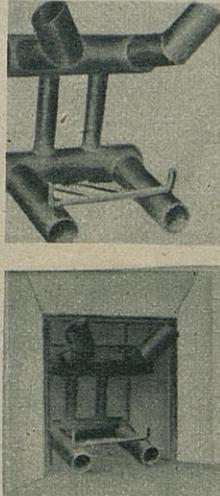
◆ ◆ ◆

Puisque, en somme, la meilleure économie réside dans l'art d'utiliser au mieux les calories que nous pouvons avoir à notre disposition, n'hésitons pas à encourager les ménagères à ne jamais astiquer le fond de leurs casseroles. Laissez la précieuse suie s'y accumuler, car elle absorbe la chaleur, tandis que toute surface polie la rejette, la renvoie. Dans vos foyers ne jetez que du charbon mouillé, modérez le tirage et surtout ne chargez jamais trop. Chauffez votre appartement le matin, maintenez le foyer en légère activité pendant la journée et laissez-le s'éteindre dès que vous allumez la lampe à pétrole : la chaleur qu'elle dégage conservera une température suffisante dans la pièce commune.

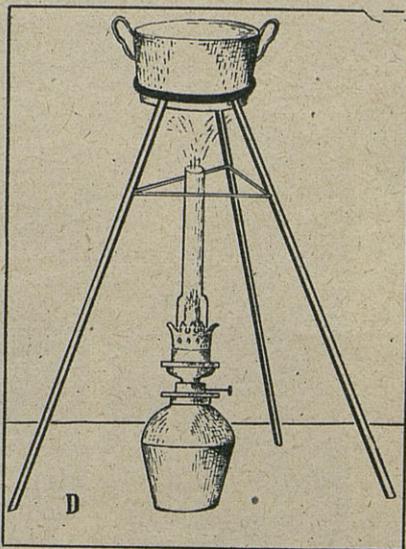
LUCIEN FOURNIER.



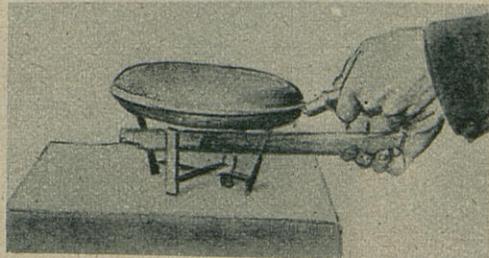
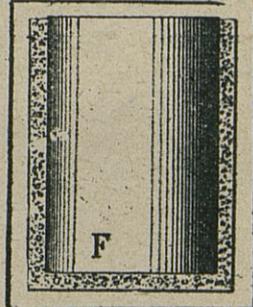
Chauffeuse pour la main. A l'intérieur : une mèche que l'on imbibe d'alcool; en haut : lampe d'amiante.



Appareil Avigé qui permet de récupérer une partie de la chaleur perdue dans les cheminées brûlant du bois. En haut, l'appareil nu.



Le moyen de récupérer la chaleur perdue d'une lampe à pétrole : on peut fabriquer soi-même le trépied fait de trois tiges de bois solidement assemblées.



(A gauche.) Un modèle récent de fourneau à pétrole. (A droite.) Une boîte de conserve à double paroi qui chauffe automatiquement son contenu. (En bas.) La « casserole à la minute » que l'on chauffe au papier.

J'ai vu.



L'ARTISTE AMÉRICAINE AMERLIA JOHNSON, CÉLEBRE PAR SA GRACE ET SA BEAUTÉ, DANSE ET COMPOSE DES TABLEAUX VIVANTS AU PROFIT DE L'ŒUVRE DU " LAIT POUR LES PETITS FRANÇAIS "

L'ENQUÊTE SUR LES RESPONSABILITÉS DE LA GUERRE A BERLIN



On sait que le Gouvernement allemand a décidé la réunion d'une Haute-Cour pour établir les responsabilités de la guerre. On voit sur cette photographie l'ancien chancelier Bethmann-Hollweg ayant à sa gauche von Zim-

mermann, l'ex-secrétaire aux Affaires étrangères, et à sa droite von Helfferich, l'ex-ministre des Finances, se rendant devant la commission d'enquête. La déposition de l'homme au chiffon de papier n'a pas dû manquer d'intérêt!

Chronique des Livres nouveaux

LE CABARET DE LA BELLE FEMME, par ROLAND DORGELES (Collection littéraire des Romans fantaisistes). — (L'Édition française illustrée 30, rue de Provence, Paris). — Un volume. — Prix : 2 fr. 50.

Ce n'est pas tous les jours qu'on peut mettre la main sur un livre de la valeur des *Croix de bois*. C'est un des meilleurs livres de notre génération. Roland Dorgeles qui l'écrivit donne aujourd'hui à la *Collection littéraire des romans fantaisistes* d'autres histoires de guerre, nettement remarquables. L'art de ce conteur qui sait animer toutes choses de ses dons d'observation précis, passe tour à tour du grave au plaisant, insensiblement selon l'humeur de ses personnages, qui tous sont extrêmement vivants. Je ne crois pas qu'on puisse donner des types de soldats plus vrais. Roland Dorgeles fait parler les hommes de la guerre comme ils parlaient. Et ce n'est pas toujours facile. Dorgeles connaît également la sensibilité du soldat de la guerre, sensibilité difficile à dégager d'écorces rugueuses et de formes multiples. Pour toutes ces raisons qui font la puissance d'un grand écrivain, l'auteur du *Cabaret de la belle femme* est profondément émouvant, avec tact, sachant qu'il ne faut pas toujours insister. Les combattants ont toujours eu la pudeur de leurs émotions sincères. C'est pourquoi le *Cabaret de la belle femme* est le livre d'un combattant et d'un grand écrivain.

LES NOIRS, par ALPHONSE SÉCHÉ, préface du général MANGIN. — (Payot, édit.).

C'est, écrit par un écrivain de talent, un critique et un poète, le livre des troupes noires au service de la France. Ce livre, très documenté, est vivant, rempli d'anecdotes savoureuses. Les soldats noirs sont de grands enfants qui ne manquent pas d'esprit. « Les singes jouissent aussi, dit leur historien, auprès de certains d'une estime particulièrement flatteuse, puisqu'ils vont jusqu'à leur

donner l'avantage sur les blancs eux-mêmes. Un tirailleur disait un jour à un de mes amis, administrateur colonial : « Français y a malins, Sénégalais y a malins, mais singes y a plus malins. — Pourquoi singes y a-t-il si malins ? — Parce que Français y a moyen faire travailler Sénégalais, Sénégalais y a moyen faire travailler sauvages, mais Français et Sénégalais y a pas moyen savoir faire travailler singes. » Ceci ne manque pas de profondeur et d'un certain esprit critique, qui comme on le pourrait croire n'a jamais rien enlevé à la valeur combative des « tirailleurs ».

L'AFFAIRE PEAU-DE-BALLE (La machine à galoper), par G. DE LA FOUCHARDIÈRE. — (Librairie des Lettres.)

Peau-de-Balle est un cheval mécanique monté par un vrai jockey. Il appartient à Mme Tafoireau et sème ses concurrents dans un prix réputé. Sur ces données, M. G. de la Fouchardière a composé un livre franchement amusant et qui est une peinture, voire une satire du monde des courses. Tout finit pour le mieux et les héros de cette divertissante aventure finissent selon la philosophie de Candide, c'est-à-dire pour le mieux. Je ne suis pas d'ailleurs le premier à reconnaître chez M. de la Fouchardière la parfaite tradition voltairienne.

L'ESPRIT DE CLEMENCEAU, par Georges PIERREDON. — (Payot, édit.).

Quelques anecdotes, dans la tradition des recueils de bons mots du XVIII^e siècle. Il y en a pour tous les goûts. Certains peuvent resservir.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

SUR LE TRIMARD, par CHARLES POIRATON, poèmes. — (Crès, édit.).

Des impressions de guerre personnelles, de jolies impressions de troupes en marche avec exégèse sur des vieilles chansons du Poitou, des évocations, le cafard du soldat.

*C'est Cordelia, Desdemone,
C'est la chaste et pure Antigone,
Guidant l'aveugle vers Colonne.
C'est celle que chante en jargon
Villon.*

Un excellent petit livre sur la guerre.

LE COQ ET L'ARLEQUIN, par JEAN COCTEAU. Nouvelle édition. — (La Sirène).

Un joli titre et d'ingénieuses images sur la musique. Ce livre demande, pour être compris, une éducation spéciale.

LA MALLE AU CAMPBRE, par S. DE CALLIAS. — (Librairie des Lettres).

Une jeune Norvégienne vient à Paris, Paris avant la guerre. Elle y retourne après le cataclysme et retrouve dans un hôtel du Quartier Latin de vieux souvenirs qu'elle croyait abolis. Elle s'aperçut alors qu'elle aurait mieux fait de suivre sa route dans un autre sens. Ce livre offre de jolies peintures de milieux d'art avant la guerre, quelques années avant la guerre, à une époque où les ateliers n'étaient plus ceux de la vie de Bohème de Murger, et pas encore ceux des *Scènes de la vie de Montmartre*, de Francis Carco.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Le Paris d'avant-guerre, par Jules BERTAUT, (Renaissance du Livre). — *Les Sept parmi les hommes*, par A. T'SERSTEWENS (Albin Michel). — *Ceux qui vivent*, par Jean MAROT (Payot).



Lettre de la Tsarine Alexandra à Raspoutine :

« ...Saint Père, la proposition de N° 70 de payer dix mille roubles pour se débarrasser de Milioukoff est à considérer. Je donnerais volontiers cent mille roubles pour lui clore définitivement la bouche. Pourquoi ne pas faire comme pour Tsourikoff ? Il aurait une fin paisible et naturelle !... Je vous supplie de ne pas tergiverser ; tout dépend de la disparition de Milioukoff. Nous sommes perdus s'il révèle à la Douma tout ce qu'il sait. Je baise vos chères mains. — A. »

Ce document et quantité d'autres non moins sensationnels, tous établissant de manière irréfutable la trahison de Raspoutine, et aussi celle de la Tsarine Alexandra, complice de Berlin dans les assassinats, les tentatives pour répandre en Russie la peste bubonique et le choléra asiatique, les catastrophes organisées sur les chemins de fer et dans les usines de munitions, ont été recueillis par le Service du Contre-Espionnage anglais. M. William Le Queux les publie tous dans ce livre au succès retentissant :

Raspoutine, le Moine scélérat

28^e mille.

Un vol. in-16, 4 fr. 50 net. Chez tous les libraires, dans les bibliothèques des gares et à L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris

28^e mille.

J'ai vu



URODONAL

et la GOUTTE

La goutte procède, comme le rhumatisme, avec lequel elle ne saurait être confondue, de la diathèse arthritique. La goutte est donc, en fin de compte, une forme de l'uricémie, c'est-à-dire de l'empoisonnement du sang par l'acide urique et les urates.

Ce qui intéresse les gouteux c'est de savoir qu'ils fabriquent trop d'acide urique.

Il leur faudra, tout d'abord, se mettre au régime, n'abuser des bonnes choses, s'abstenir de truffes et de bourgogne, d'extra-dry et de gibier, tout en évitant les refroidissements, faire de l'exercice de force, brûler leurs déchets.

Il leur faudra, en outre, évacuer le trop plein, au fur et à mesure en éliminant l'acide urique, naturellement indissoluble, par l'Urodonal, dont le pouvoir dissolvant, 37 fois plus actif que la lithine et absolument inoffensif, a remplacé cette dernière.

Le professeur Lancereaux, ancien président de l'Académie de Médecine de Paris, l'a recommandé dans son TRAITÉ DE LA GOUTTE, ainsi que de nombreux maîtres.



Rhumatismes
Gravelle
Artério-Sclérose
Aigreurs

N B - Et Chate-
lain 2 rue de Valen-
ciennes Paris Le
flacon 4 fr. les 3 fl
(cure intégrale) fr 26 1.50

Le Martyre
du Gouteux

Communications :
Académie de Médecine
(10 novembre 1908) ;
Académie des Sciences
(14 décembre 11.08).

L'OPINION MEDICALE :

« Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'URODONAL n'a aucun retentissement fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchique et de la colchidine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée. »

D^r F. MOREL.

Médecin major de 1^{re} cl. en retraite, ancien médecin des hôpitaux de la marine et des colonies

« J'ai fait usage de l'URODONAL sur un homme d'âge moyen, souffrant d'attaques répétées de goutte. Le résultat fut très bon pendant une attaque aiguë parce que le malade ressentit moins de douleurs qu'habituellement, et, en continuant la cure, j'ai pu constater que les attaques venaient de moins en moins et avec un long intervalle de temps. »

D^r Jean SENETINER, à Basilicañova

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères, et évite l'obésité.

JUBOL

Laxatif physiologique

le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin

L'éponge et le nettoie
Evite l'Appendicite et l'Entérite
Guérit les Hémorroïdes
Empêche l'excès d'embonpoint
Régularise l'harmonie des formes

Constipation
Entérite
Vertiges
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines



« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paralysé par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

D^r BRÉMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes; donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. »

D^r PÉRICRON, de la Faculté de Médecine de Lyon. Ancien interne des asiles.

La mer fournit l'agar-agar, cette algue marine qui entre dans la composition du JUBOL

COMMUNICATIONS :
A l'Académie de Médecine
(21 décembre 1909)
A l'Académie des Sciences
(28 juin 1909)

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco, 5 fr. 80; les quatre, franco, 22 francs.